Fascicule N° 8

Prix : UN franc



Journal

d'un

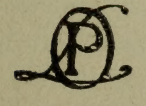
Bourgeois de PARIS

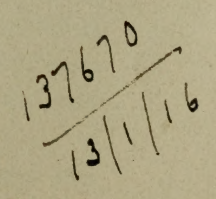
pendant

LA GUERRE DE 1914

par

GEORGES OHNET





SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
50, Chaussée d'Antin, PARIS

JOURNAL
d'un Bourgeois de Paris
PENDANT
LA GUERRE DE 1914

Fascicule VIII

A l'occasion de l'intervention de l'Italie on vient enfin, sans réserve et magnifiquement, de rendre à M. Delcassé la justice qui lui était due. Après qu'il a été vilipendé pour avoir rêvé et commencé d'accomplir l'encerclement de l'Allemagne, il convient de féliciter le ministre des affaires étrangères de ce qu'il y a réussi. On sait que, sous la pression de la brutalité allemande, M. Delcassé avait été chassé du ministère. Si jamais la France avait eu besoin de donner des preuves de son amour passionné de la paix, le sacrifice qu'elle fit, d'un des hommes qui l'avaient le mieux servi, en aurait été une démonstration éclatante.

M. Delcassé, débarqué, retourna chez lui, mais combien grandi, dans l'estime de tous les

patriotes, car il venait d'incarner en sa personne, menacée, brutalisée par l'arrogance germanique, le pays tout entier. L'outrage qu'il subissait, c'était à la France qu'il était adressé. Le soufflet dont le poing ganté de fer de Guillaume le menaçait c'était la joue de la France qui le recevait. Elle en frémit de douleur, de honte et de colère. Rouvier grimaça un sourire, roula ses épaules de nervi marseillais, et se consola dans les finances. Mais tout ce qui pense hautement et noblement, dans ce pays de fierté et de délicatesse, garda à M. Delcassé une place à part dans son souvenir. Et c'est avec une joie sincère, qu'après l'avoir vu à la peine, on se réjouit aujourd'hui de le voir à l'honneur. Car sa revanche est complète, et cet encerclement que le Kaiser lui reprochait comme une audacieuse tentative contre son omnipotence, M. Delcassé l'a accompli totalement. Diplomatiquement sa victoire est aussi décisive qu'elle peut l'être. Et l'œuvre sera parfaite. La place du ministre qui a mené à bien cette tâche grandiose sera belle dans l'histoire de notre pays. Quand le recul des années écoulées aura mis toutes choses en place pour toujours, trois hommes se dresseront très haut qui symboliseront l'action française, pendant les quarante

dernières années. Déroulède qui fut l'apôtre de la Revanche, Delcassé qui la prépara et Joffre qui l'accomplit.

*
* *

L'affaire Germano-Américaine ne marche pas du tout. La note rédigée par M. de Jagow avec une rouerie épaisse de chicanons de village a été fort mal accueillie à Washington. Le monde officiel fait la grimace en se voyant traité par dessous jambe, la presse, qui n'est point bridée par le protocole, ne dissimule pas son indignation. Les Etats-Unis se sentent roulés. Et ils n'aiment pas ça ! Que feront-ils ? Bien certainement ils ne partiront pas en guerre. D'abord, ils n'ont pas d'armée. Leur flotte serait inutile aux alliés, qui ont déjà plus de navires que les sous-marins allemands ne peuvent en torpiller. Et puis, le Mexique attire spécialement l'attention de la Maison Blanche. Il y a dans l'anarchie, poussée au paroxysme, du peuple voisin, des causes de souci qui doivent absorber totalement l'attention de l'Amérique. Mais un grand pays, comme la République d'au-delà de l'Atlantique a bien des manières de montrer son hostilité.

Et si nos amis de là-bas veulent faire sentir aux Allemands le poids de leur mécontentement ils n'auront que l'embarras du choix parmi les moyens.

Ils viennent déjà de nous donner des preuves de leur sympathie qui nous ont été très précieuses, parce qu'elles étaient délicates et sensibles. A l'Exposition de San Francisco, le pavillon Français, prêt au jour dit, avec toutes les belles choses que nous avons envoyées de l'autre côté de l'eau, a eu les honneurs du triomphe. C'est lui qui a attiré toute l'attention, obtenu tous les suffrages. On n'avait pas cru en Californie que notre pays engagé dans cette formidable guerre trouverait dans son activité industrielle, commerciale et artistique les moyens de réaliser sa promesse de participer à l'Exposition. Très galamment, le comité nous avait d'abord offert de nous rendre notre parole, puis de nous donner l'hospitalité, dans une de ses constructions.

Nous avons refusé, en souriant, tous ces affectueux témoignages, et déclaré que nous serions prêts le jour de l'inauguration. Ponctuels, précis, parés, brillants, nous avons ouvert notre pavillon au jour dit. Les autres pays sont en retard, mais nous point. Et alors c'est un sujet d'admiration

pour les Américains, une occasion de louanges, un prétexte à acclamations. Nous sommes toujours les latins, généreux, artistes et élégants. Nous savons faire la guerre. Mais nous savons aussi faire autre chose de gracieux, de brillant, et de chevaleresque. Nous ne mentons pas comme des laquais, après avoir commis des crimes inexcusables. Nous ne nous empêtrons pas dans des arguties de procureurs véreux, comme les diplomates de l'Allemagne, mais nous tenons nos engagements même les plus futiles. Amis d'Amérique, vous avez les plaideurs en présence. D'un côté la sauvage, brutale et hypocrite Allemagne, de l'autre la noble et généreuse France. La Barbarie et la Civilisation sont devant votre tribunal. Comparez et jugez.

*
* *

Les événements que nous voyons successivement se produire et qui forment l'enchaînement de cette guerre formidable se transforment souvent avec une si grande rapidité que telle opinion émise au début d'un de ces fascicules cesse d'être exacte, à la fin, démentie qu'elle est par les faits. Ces notes prises au jour le jour seraient sans sincérité, si je tenais compte, en les publiant,

des changements qui font de ces temps tragiques une sorte de kaléïdescope effrayant et magnifique, où s'agitent, se bousculent, se déforment les mêlées terribles des peuples.

La seule valeur qu'auront ces pages ce sera d'avoir traduit les sensations de celui qui les écrit, au fil des heures, et de reproduire les spectacles qui se sont déroulés sous ses yeux. Que de remarques précieuses, d'observations importantes auraient pu être consignées dans ce *Journal*. Assurément, plus tard, il sera possible de révéler tout ce qu'il a été interdit de publier, en ces jours d'angoisse. Mais ce ne sera plus l'instantané photographique. Ce sera l'épreuve retouchée, correcte mais déformée. Voici, par exemple, bien des observations faites, au jour le jour, sur les incertitudes des neutres. Toutes ces remarques prises à chaud, sur le vif, donnent à l'histoire au jour le jour, un intérêt passionnant. Après la guerre, on les résumera en une phrase, parce qu'alors on connaîtra comment les choses auront tourné. Cette sécheresse est justement ce qui caractérise l'Histoire officielle. Et c'est tout le contraire de ces notes. Je m'attache donc, quand je les relis, avant de les publier, à ne leur rien enlever de leur relief direct. Elles sont

primesautières, quelquefois injustes, toujours sincères.

Quand la guerre terminée, et pendant qu'on chantera au milieu des salves d'artillerie, le *Te Deum*, en l'honneur de la Victoire, je ferai mon examen de conscience, et je confesserai mes erreurs, je montrerai pourquoi je les ai commises, je dirai tout ce qu'on m'a empêché de publier. Il y aura là un dernier fascicule qui ne sera peut-être pas le moins intéressant du recueil.

*
* *

Le jour où le grand Condé, secondé par le maréchal de Grammont, livra aux Espagnols la première bataille de Lens, il avait sous ses ordres environ quatorze mille hommes. L'archiduc Léopold et M. le comte de Fuensaldagne, qui commandaient l'ennemi, comptaient dans les rangs de leur armée dix-huit mille soldats. M. le Prince chargea treize fois, de sa personne, à la tête de sa cavalerie. Quatorze mille Français contre dix-huit mille Impériaux. Ces deux petites troupes comparées aux cinq cent mille hommes qui vont se heurter

de chaque côté, dans la même plaine, résument dans l'art de tuer son semblable tout le progrès humain.

Autrefois trois mille tués ou blessés, la victoire remportée, et le royaume était affranchi de la présence de l'envahisseur. Le tout assuré par une belle manœuvre en l'espace de quelques heures. Aujourd'hui il faudra peut-être quinze jours de ruées furieuses, une mer de sang, des centaines de mille hommes anéantis, des milliers de canons tirant des millions de projectiles. Toutes les ressources de l'industrie pour le perfectionnement du massacre. Voilà le suprême degré de la haute civilisation. Ajoutons à ces moyens de destruction, tout à l'honneur de la science et de l'industrie, les procédés ultra-modernes employés par les Allemands et qui consistent dans l'emploi des gaz asphyxiants et des projectiles incendiaires. Ce n'est plus la guerre en dentelles, c'est la guerre en masques.

Les hommes apparaissent hideux derrière des emplâtres gommés et des lunettes protectrices qui leur couvrent le visage. On dirait les guerriers chinois que la naïve stratégie des Célestes s'efforçaient de rendre effrayants, par des apparences de monstres. C'est à la fois

puéril et sinistre. Avons-nous le droit d'être très fiers quand nous comparons ces méthodes de combat aux allures généreuses et hardies de nos ancêtres?

Il se croyaient inexpugnables à Notre-Dame-de-Lorette. Ils l'auraient pu être, en effet, s'ils avaient eu le moyen d'y amener, comme autrefois, des renforts innombrables. Mais ils n'ont plus les réserves nécessaires. Il faut qu'ils se battent avec ce qu'ils ont de troupes, sur place, et le carnet du capitaine Siévert, tué à l'attaque d'Ablain, nous a renseignés sur la détresse des effectifs allemands. Un bataillon du 112e régiment était réduit à 272 hommes, avec des compagnies de vingt-deux soldats. Et ce malheureux bataillon, écharpé dans les combats du 12 au 20 mai était finalement fondu dans le 157e, qui avait perdu lui aussi, un tiers de son effectif.

Il faudra donc, le jour où la bataille s'engagera, que nos ennemis, qui jusqu'à ce jour nous ont combattu avec l'avantage du nombre nous affrontent un contre un. Voilà l'occasion que notre armée attend depuis la bataille de la Marne et qui décidera définitivement de la valeur des deux troupes combattantes. Si l'on veut se souvenir de la façon magistrale dont

les deux millions de soldats de l'armée allemande, en pleine marche offensive, avec la force acquise de la victoire et la certitude du triomphe, ont été retournés, du 5 au 12 septembre, par les huit cent mille Français qu'ils avaient devant eux, il n'y a qu'à attendre avec confiance.

Celui qui commande, c'est le digne lieutenant du généralissime. Quant aux soldats, ce sont les héros de Carency, de Lorette et d'Ablain. Donc confiance.

***

A différentes reprises, quelques-uns de mes lecteurs m'ont fait le reproche de critiquer le Pape, dans ces notes. Pie X d'abord et puis Benoît XV. Ils en ont conclu ou que j'étais anticlérical, ou que j'étais protestant. Erreur. Je suis catholique et bon chrétien, mais je suis avant tout Français. Pie X était un saint, et jamais âme plus noble n'habita un corps périssable. Mais il n'avait rien compris aux nécessités de l'église de France, engagée dans une lutte terrible contre le parti révolutionnaire. Et lorsque les chefs du parti catholique français

avaient accepté l'organisation des cultuelles, il les avait désavoués et avait ruiné l'église, en adressant au clergé la fameuse apostrophe : « Allez, mes fils, à la pauvreté. » On sait, en France, ce que cette parole de renoncement a coûté à l'Eglise. Le Pape, en donnant cet ordre, qui fut accepté avec soumission, avait cédé, on le soupçonna, aux exécrables suggestions du parti autrichien qui avait assuré, imposé son élection, en usant du veto contre Rampolla. Voilà les raisons très françaises, de mes critiques, en ce qui concernait Pie X.

Quant à Sa Sainteté Benoît XV, il n'est pas besoin de grands efforts pour se rendre compte qu'au lendemain de son élection, il a été le prisonnier des cardinaux autrichiens, italiens et espagnols, qui n'ont jamais cessé de faire à Rome les affaires de l'Allemagne. Pie VII avait déjà joué ce jeu-là, avec Napoléon. Mais le vainqueur de Marengo, qui ne plaisantait pas avec les Empereurs et les Rois, n'était pas de caractère, après avoir restauré l'Eglise en France, à se laisser combattre par le chef de cette Eglise même. On sait ce qu'il en advint. Nous avons vu, il n'y a pas quinze jours, les suprêmes efforts que le parti noir a fait à Rome pour favoriser les négociations du prince de Bülow.

L'*Osservatore romano* dégorge encore de fielleux propos sur le compte de la France. Tous les cléricaux de l'Europe sont ligués contre nous et c'est à la politique française, antérieure à la guerre, que toutes ces hostilités sont dues. Nous ne récoltons, en somme, que ce que nous avons semé. C'est extrêmement regrettable, dans les circonstances présentes, mais le mal est fait.

Cependant, de ce que l'Etat français a été hostile à la Papauté, il ne s'en suit pas que la Papauté n'ait pas des devoirs impérieux à remplir vis-à-vis de la France. Il y a dans notre pays une immense majorité de catholiques, très fervents, qui ayant souffert de la rupture des rapports avec la Papauté, voudraient bien n'avoir pas à souffrir des rancunes de la Papauté contre la France. En général, nous n'avons pas trouvé, nous Français, que le Pape s'était ému suffisamment des crimes commis par les Allemands contre le clergé des départements envahis. Les encouragements du Saint-Père ont été tardifs, et leur expression a été glaciale. Il y avait au Vatican, pour déplorer les malheurs de la guerre, tout un parti germanophile, qui ne faisait aucune différence entre les victimes et les bourreaux. Les viols, les massacres, les

incendies des Teutons étaient pesés dans la même balance apostolique et romaine que les souffrances, les dévouements et les héroïsmes des Belges et des Français. Nul blâme, sous prétexte de neutralité évangélique. Des lamentations généralisées et de pâles exhortations à la patience. Dans les tranchées, les poilus ne se gênaient pas pour dire qu'à Rome « on nous la fichait belle » et que le Pape se contentait à peu de frais.

Il est inutile d'ajouter à ces explications. Le Pape a fait fausse route depuis son avènement, en ce qui concerne la France. Fervent catholique, attaché à ses devoirs envers le Très Saint Père, notre pays s'est senti méconnu par lui. Débarrassé de toute la clique allemande qui encombrait le Vatican et que la mobilisation italienne a chassée, que Benoît XV examine librement et se fasse une opinion par lui-même. Il comprendra combien touchante, noble et respectable est la vertu française. Il la verra très fière et un peu ombrageuse aussi. Et il sentira le besoin de ménager cette fierté. Avec quelques mots, venant du cœur, il courbera à ses genoux cette France qu'on lui a montrée révoltée et turbulente. Révoltée, elle ne le fût jamais que contre l'injustice. Turbulente, comment ne le

serait-elle pas, enfiévrée par les violences de la plus monstrueuse guerre? Il y a un malentendu entre Benoît XV et la France. Tout prélat doit être un apôtre. Et le Pape est le premier des prélats. Qu'il parle. Nous sommes prêts à l'entendre. Il ne nous a pas assez parlé, jusqu'ici.

*
* *

La réponse des Etats-Unis, à la note hypocrite, procédurière et, aussi, mensongère de l'Allemagne est longue à venir. Les Américains sont très gênés vis-à-vis des Allemands, mais ce sont d'honnêtes gens qui, entre leur devoir et leur intérêt ne sauront pas hésiter. Il paraît certain que le président Wilson exigera de l'Allemagne le respect des lois de l'humanité. Ceci revient à dire que nos ennemis n'auront plus le droit de couler des navires, à tort et à travers, sans avoir fait les sommations d'usage et assuré le salut des équipages et des passagers.

C'est le moins qu'on puisse exiger, et c'est pourtant ruiner le système de terreur sur lequel l'Allemagne appuie sa stratégie navale. Si l'Allemagne ne consent pas à renoncer aux féroces agressions qui ont causé la mort de

tant d'innocentes victimes, l'Amérique paraît décidée à rompre les relations diplomatiques avec Berlin, ce qui entraînerait l'état de guerre. Il ne saurait pas être question, semble-t-il, d'une participation des Etats-Unis aux hostilités, quoique sa flotte soit assez puissante pour peser d'un poids considérable dans la balance du succès. Elle se bornerait probablement à faire accompagner les convois de navires de commerce ou de transport, par ses bâtiments de guerre, afin de les protéger contre les pirateries allemandes. Il est inutile d'insister sur l'effet moral que produirait dans le monde entier l'attitude nouvelle des Etats-Unis. Les Allemands ont déjà obtenu ce résultat de se mettre à dos les trois quarts des nations de l'Europe. Si l'Amérique, recrutée pour un bon tiers de sa population par des immigrés allemands, se rangeait du côté des défenseurs de la civilisation, pour une raison intéressant la cause de la civilisation même, la question du « Droit de la guerre » tel que le comprennent et l'appliquent les Teutons serait définitivement tranchée.

Déjà les symptômes précurseurs de la décision suprême se manifestent. Le Dernburg a été, pour ainsi dire, mis à la porte et regagne

l'Europe, où ses talents de mouchard et de pamphlétaire vont être employés à endoctriner les peuples scandinaves. Le Bernstorff lui-même, commence à sentir que la politesse américaine seule déguise encore la froideur des sentiments qu'il inspire. S'il rentre en Allemagne prochainement il y arrivera frigorifié.

*
* *

On assure, décidément que la Kronprinzessin a quitté son déplorable époux. On raconte qu'elle aurait été outrée par l'envoi que ce pandour impérial lui avait fait de toute une cargaison d'objets pillés en France, dans les villas et les châteaux. La Princesse en déballant les bijoux, les argenteries et les dentelles aurait eu un haut-le-cœur, et se serait empressée d'aller faire part de son indignation à l'Impératrice, qui est une personne charitable, rigide et pieuse. Sa belle-mère aurait partagé son sentiment, et aurait condamné avec hauteur ces pratiques de guerre qui ressemblent à de vastes brigandages de grands chemins. Elle s'en serait même expliquée avec le Kaiser, qui se serait

esclaffé, comme un jovial reître, et aurait déclaré que ce qui était bon à prendre était bon à garder, et que le butin pour le soldat était chose sacrée.

Encore irritée de cette rebuffade, écœurée, de tant de bassesse chez des Princes, humiliée de la nullité militaire montrée par son époux, et, par surcroît, apprenant la scandaleuse conduite qu'il mène, sous le regard même de ses soldats, la jeune femme aurait pris le parti de rompre avec le Kronprinz. Elle va le laisser à ses beuveries et à ses maîtresses. Ce petit épisode au milieu des catastrophes qui bouleversent le monde, en ce moment, est bien peu de chose, et cependant il est représentatif d'une pudeur allemande qui semblait avoir été complètement détruite par la kultur pangermaniste.

Nous aimerions à avoir sur ce haut-le-cœur moral d'une jeune femme allemande, si haut placée, devant un acte qui est considéré outre-Rhin, comme tout naturel et absolument légitime, l'avis des 93 intellectuels qui ont signé le : *Il n'est pas vrai que...* Entre la cupidité crapuleuse d'un Allemand de haute lignée, qui vole, emballe et expédie du butin, et le dégoût de la femme qui refuse de recevoir les objets

volés, il y a un abîme, au fond duquel se trouve l'honneur d'un peuple. Est-ce le mari, ou la femme qui a raison ? Allons! Messieurs de la Kultur, répondez?

*
* *

Nos amis de Russie viennent d'évacuer Przemysl, qu'ils avaient pris au mois d'avril, après quatre mois de siège. La forteresse est démantelée et sans valeur militaire. Mais la route de Lemberg est ouverte. C'est un gros échec, pour nos alliés. Il paraît, la vérité finit toujours par se manifester, que depuis le commencement de la guerre, ils manquent de matériel et surtout de munitions. Ils ont été, comme nous tous, surpris par la voracité de l'artillerie, qui consomme des millions de projectiles. Seulement il est surprenant que la guerre les ait pris en défaut, car, eux, ils la prévoyaient et devaient s'y préparer. Il est incompréhensible que, depuis onze mois que durent les hostilités, avec leurs considérables ressources industrielles, ils n'aient pas trouvé moyen de remédier à l'insuffisance de leur artillerie, et à la pénurie de leurs obus. Ils ont

des établissements métallurgiques partout. Comment ne les utilisent-ils pas mieux? Il paraît bien que leur retraite sur le San est due à un manque d'artillerie et de munitions.

Les Austro-Allemands les ont écrasés, pendant des heures, sous un ouragan de fer et de feu. Puis ils se sont jetés sur eux et, avec les gaz asphyxiants en plus, ils sont arrivés à les repousser. Evidemment, c'est très regrettable. Vienne et Berlin ont illuminé et les neutres se sont refroidis, à nouveau, jusqu'à congélation.

Voilà la seconde fois qu'un échec des Russes, obtenu à l'heure importante, arrête les Roumains dans leur poussée nationale vers l'intervention. Peut-être serait-il à propos de leur faire remarquer que s'ils intervenaient, la situation redeviendrait, tout de suite beaucoup meilleure pour les Russes, ce qui assurerait beaucoup mieux que tant de pourparlers préalables le succès de leurs revendications nationales. Demander la Transylvanie et la Bukovine. C'est bien. Les prendre serait mieux. Et une fois que l'armée Roumaine s'en serait emparée, qui donc pourrait penser à les leur reprendre? Je sais bien qu'il y a la Bessarabie, qui appartient aux Russes, et que les Roumains réclament. Mais s'ils doivent l'obtenir, ce ne sera pas en

restant l'arme au pied, c'est en croisant la baïonnette. L'heure des marchandages est passée, il faut en venir à l'action, ou bien renoncer à ses rêves. L'Italie l'a bien compris, et elle a tiré l'épée. Elle ne la remettra maintenant au fourreau qu'après la victoire. Et la victoire assurera l'unité italienne. Avis à la Roumanie. Quant aux Russes, rassurons-nous sur leur compte. Dans quinze jours, ils auront repoussé les Allemands, et seront plus hardis et plus redoutables que jamais.

*
* *

Nos ennemis ne sont pas des chevaliers. Ils ne connaissent dans la répression, ni le sexe, ni l'âge. Ils mettent des enfants en prison pour avoir ricané et plaisanté sur le passage des troupes teutonnes. Ils viennent de poursuivre et de condanner des femmes, en Belgique, pour des délits qui en France ne paraîtraient même pas mériter une légère réprimande. Voici ce que nous lisons dans le Journal de Genève :

Mme Carton de Wiart, femme du ministre de la justice, a été condamnée par le tribunal du gouver–

nement de Bruxelles à trois mois et deux semaines de prison pour transmission suivie de lettres autrement que par la poste allemande et sans le visa de la censure allemande, pour propagation d'écrits interdits et pour soustraction d'une lettre adressée à l'administration allemande et qui avait été déposée par erreur dans son courrier. Mme Carton de Wiart a avoué sur tous les chefs d'accusation. Elle a été confiée, comme prisonnière civile, à la Kommandatur de Berlin, qui lui fera subir sa peine.

La comtesse Hélène Jonghes d'Ardey, âgée de seize ans, a été condamnée par le même tribunal à trois mois de prison, pour avoir gravement offensé, sur le boulevard, un officier allemand. La grand-mère de la comtesse, qui a également offensé le même officier, a été aussi condamnée à un mois de prison (Wolff).

Il paraît que le crime de madame Carton de Wiart consistait à envoyer des nouvelles des habitants de Bruxelles à leurs parents réfugiés en France. Trahison! Les Allemands ont fusillé des femmes pour moins que cela, à Dinant. Quant à la jeune madame de Jonghes d'Ardey, elle portait au cou un médaillon contenant le portrait du Roi Albert. Un officier, dans la rue, se jeta sur elle, arracha le médaillon, en criant : Arrière, ce Roi sans royaume ! La jeune femme répliqua : J'aime mieux être

sujette d'un Roi sans royaume que d'un Empereur sans honneur. Sa vieille grand'mère, qui l'accompagnait, l'avait approuvée. Arrêtées, toutes les deux, pour avoir insulté un officier allemand. Et trois mois de prison. Voilà ce qui achève de peindre les brutes infatuées et hargneuses qui constituent le corps d'officiers allemand. Ce sont en même temps que des voleurs et des meurtriers, d'immondes goujats. Tous ces hobereaux prétentieux, ivrognes et pillards, n'ont même pas ce que le plus bas peuple conserve malgré tout : le respect de la femme. Tous ces nobliaux pannés, râpés, et rageurs sont des cuistres répugnants. Et faire partie du corps d'officiers de l'armée allemande sera désormais, un brevet de bassesse et de brutalité.

*
* *

Il paraît que les horreurs de la guerre ne paraissent pas encore assez horribles aux Allemands. Comme leur vieux docteur Faust, dans son laboratoire, il ont crié : « A moi Satan ! » Et à Méphistophélès, ils ont demandé tous les combustibles et tous les poisons de l'Enfer. Ils

n'en sont plus à souhaiter l'amour de Marguerite. Ils sont descendus dans le vallon du Hartz et ont cherché, avec les sorcières, les secrets de mort. Ils ont, dans des creusets diaboliques, fait bouillir les ferments destructeurs, les gaz méphitiques, les vapeurs pestilentielles. Dans des ampoules, ils ont enfermé les virus de la peste, du choléra et de toutes les maladies microbiennes qui ravagent l'humanité, afin de les lancer sur leurs ennemis. Désespérant de leur force individuelle, ils ont recours à tous les auxiliaires scientifiques les plus dangereux et les plus perfides. Rien ne doit plus les arrêter dans cette voie du crime monstrueux et inhumain. Réussir, avant tout, vaincre par n'importe quel procédé, dompter leur ennemi, quel que soit le moyen employé et même abominable et déshonorant.

Ils vont, on nous l'annonce, répandre sur les villes sans défense, des explosifs asphyxiants, comme ceux dont ils se servent pour l'attaque des tranchées. Aussitôt, le commerce de mettre en vente des masques, avec respirateurs, garnis de coton destiné à être arrosé d'hyposulfite pour neutraliser l'effet des vapeurs délétères. Les femmes et les enfants se couvrent, en riant, la figure de ces masques, et voilà un nouveau

sujet de plaisanterie, pour la population. L'effet de terreur escompté par les stupides Allemands fait une fois de plus long feu. Les marchands seuls ont bénéficié de la nouvelle invention des Barbares. Ceux qu'ils voulaient effrayer, se sont moqués. Mais il n'en reste pas moins acquis que les monstres qui révoltent l'humanité, depuis le commencement de la guerre, par leurs infamies, leurs cruautés, et leurs violences savamment méditées, ont eu la pensée de chercher à asphyxier, pendant leur sommeil, de paisibles habitants de villes sans défenses, femmes, enfants, vieillards.

Et ne doutez pas qu'ils essayent de réaliser leur détestable projet. Voilà à quel degré de misère morale sont tombés des gens qui avaient hautement réclamé le droit d'organiser le monde, au nom de leur suprématie morale. Ils possédaient seuls, sous le ciel, le critérium de la justice, de l'intelligence et du devoir. Ils se déclaraient le peuple élu par Dieu, pour être l'éducateur des autres peuples. Et c'est dans un tel marécage d'aveugle brutalité, de stupidité obtuse et de cruauté inouie qu'ils se vautrent comme des animaux immondes, avec des grognements de fureur. Si c'est à une organisation semblable à celle qui se révèle dans

leurs actes, qu'ils destinaient le monde, il n'est pas de lutte si sanglante, si longue et si acharnée qui ne soit préférable à la dégradation d'un tel état de bestiale sauvagerie. Leurs excès sont si répugnants qu'ils étonnent l'esprit. On reste étonné devant la manifestation de leurs instincts malfaisants. Brusquement un peuple qui paraissait lourd et grossier, mais appliqué et raisonnable, se transforme en une multitude démente, furieuse, qui vocifère et qui bave. Les gestes du travail sont remplacés par des mouvements désordonnés et frénétiques. La tranquillité de tout un peuple se change en une hydrophobie soudaine. Et les gens qui, la veille, semblaient aptes à raisonner, se mettent à écumer, à trépigner, comme en état d'épilepsie. Il y a là un cas pathologique évident. Le peuple Allemand, intoxiqué de pangermanisme, a des crises qui le mettent dans un état tel qu'il constitue un danger pour le monde entier.

Sans métaphores, nos ennemis veulent essayer des produits de laboratoire contre nous. Les médecins et les hygiénistes consultés, n'ont pas paru très effrayés par ces noirs desseins. Il paraît que mettre le choléra, la peste, le typhus en bouteilles, et le répandre sur l'humanité, n'est point si facile qu'on le suppose. Pour le

développement des bacilles, il faut certaines conditions naturelles, qu'on n'obtient pas à volonté, et certaines conditions scientifiques qui ne réussissent pas en grand. Semer les épidémies à coups d'obus a pu paraître séduisant, à un Etat-major teuton, affolé par la défaite. Mais peut-être serait-ce encore plus dangereux pour ceux qui enverraient que pour ceux qui recevraient. Ne nous hâtons donc pas de craindre. Mais enregistrons cette nouvelle dégradation de nos ennemis à qui tout ce qui est humain paraît bien décidément être devenu étranger.

*
* *

J'ai eu la satisfaction de voir hier, un jeune médecin pour lequel j'ai une grande affection et qui est un esprit extrêmement distingué. Mon jeune docteur, après avoir été attaché, dès le premier jour de la guerre, à un régiment comme aide-major, a assisté à la bataille de Charleroi, à la retraite du Nord, à la bataille de la Marne, à toutes les actions jusqu'à ces derniers temps où il a été enfin affecté à un hôpital. Là il peut donner la mesure de ses remarquables qualités professionnelles.

Il me racontait ses impressions de guerre qui sont terriblement émouvantes ; lorsque au courant de la conversation, je lui exprimai toute l'horreur que m'inspirent les procédés féroces dont usent les Allemands pour briser la résistance de nos troupes : gaz asphyxiants, aspersion de liquides enflammés. Il ne parut pas frappé de la valeur de mes protestations et me répondit par des arguments à la Joseph de Maistre.

Pourquoi voulez-vous refuser à un ennemi le droit de rendre la guerre plus dure, plus cruelle et par conséquent de l'abréger? Les procédés des Allemands sont logiques. Ils veulent vaincre. Ils font ce qu'il faut pour y réussir. Nous n'avons qu'à les imiter, et à les surpasser en violences. Le but de la guerre est la destruction de l'adversaire. Tout moyen, qui concourt à obtenir ce résultat, est admissible. A condition, bien entendu, qu'il ne s'adresse qu'aux belligérants. Mais quelle différence voyez-vous, entre la pluie d'obus qui écrase une tranchée, et le jet des vapeurs empoisonnées qui fait cracher le sang à tous les soldats qui s'y trouvent. C'est une manière plus nouvelle, un peu surprenante, assez scientifique de donner la mort. En quoi serait-elle plus

condamnable que la charge à la baïonnette? Elle déconcerte l'esprit et l'exaspère parce qu'elle est moins usitée que les autres méthodes de destruction et que les autres formes de carnage. Je concède qu'exigeant moins de mouvement, moins d'impulsion personnelle, elle paraît moins brillante et moins chevaleresque. Mais elle concourt au même résultat qui est la mise à néant de l'ennemi. L'idéal serait la découverte d'une poudre léthargique qui ferait tomber toute une armée dans un profond sommeil et la livrerait à l'adversaire. Au réveil elle se trouverait désarmée, vaincue et prisonnière.

Il n'y aurait pas destruction d'hommes, et le but serait atteint qui est la domination d'un des partis par l'autre. Le sang ne coulerait plus, les actions d'éclat seraient abolies. Et alors vous ne tarderiez pas à entendre les protestations contre l'innocuité de la guerre ainsi comprise. La vérité est qu'il n'y a rien de nouveau, dans la pratique des combats et que toujours la fureur des ennemis s'est ingéniée à terrifier l'adversaire. Au moyen âge on versait de la poix enflammée et du plomb fondu sur la tête des guerriers qui montaient à l'assaut des remparts. Sur mer on n'hésitait pas à se servir du feu grégeois qui, très probablement, utili-

sait l'huile de naphte, ce qui lui permettait de brûler sur l'eau. La morale de l'affaire, si l'on peut tirer une morale des événements présents, c'est que la guerre est une monstruosité.

Malheureusement, de l'avis même des pacifistes les plus qualifiés, nous voilà relancés dans un courant d'événements qui ne prépare pas la tranquillité à l'Univers. Les remaniements nationaux, n'ont jamais abouti, l'histoire nous l'enseigne, qu'à des guerres sans fin. Nous sommes au début. Il se prépare de beaux jours pour le perfectionnement de l'artillerie.

*
* *

Depuis plusieurs mois, sourdement, sournoisement, puis plus clairement, et enfin avec éclat, un parti d'opposants systématiques et d'aigres dénigrants, s'ingéniait à contester au général Joffre la victoire de la Marne. C'est arrivé au point que, aujourd'hui, tout le monde l'a remportée, excepté lui. Nous connaissons ces procédés. Ils sont classiques. De tout temps on s'en est servi, et contre les plus illustres hommes de guerre. Nul n'ignore que le gain de la bataille de Fontenoy a été contesté au

maréchal de Saxe. Ce serait le duc de Richelieu, le futur vainqueur de Mahon, et le constructeur du pavillon de Hanovre, qui aurait eu l'idée de la charge en fourrageurs de la Maison du Roi, appuyée par le tir d'une batterie de six canons, grâce à laquelle l'armée anglaise, débouchant de Bary, pour marcher sur Antoing, aurait été brisée et mise en déroute.

Nous savons également que Bonaparte n'a pas gagné la bataille de Marengo, et que c'est l'arrivée de Desaix à la fin de la journée, appuyée par une charge de cavalerie de Kellermann qui aurait écrasé les Autrichiens sûrs de leur victoire. Le plus clair en toutes ces histoires, c'est qu'à Fontenoy c'était Maurice de Saxe qui commandait, qui a lancé la maison du Roi, ordonné la manœuvre de Richelieu, et qui, si elle n'avait pas réussi, aurait supporté la responsabilité de la défaite à plus juste titre qu'on ne lui dispute l'honneur de la victoire. Et ne discutons pas la bataille de Marengo. Desaix fut un lieutenant dévoué qui vint à l'appel de son chef, et Kellermann un vigoureux entraîneur d'escadrons qui sut charger à propos. Mais Bonaparte avait déjà vaincu à Rivoli, et devait encore vaincre en vingt batailles rangées. Il y a eu, dans notre pays même, des critiques militaires pour prouver

qu'il avait perdu toutes les batailles qu'il avait livrées. Mais la colonne Vendôme et l'Arc-de-triomphe, ont suffisamment protesté.

Quant au général Joffre, il n'y a eu qu'à publier les ordres du grand quartier général, depuis le 25 août, jusqu'au 10 septembre, pour que le monde entier sache qui a réglé les mouvements de la bataille et, par conséquent, qui l'a gagnée. Jamais la France n'oubliera que c'est à Joffre qu'elle a dû son salut. Jamais l'armée n'acceptera qu'on lui parle d'un autre chef que lui. Il a la confiance du soldat. Et à la guerre, c'est le gage de la victoire. Qu'il n'ait pas la confiance de quelques ergoteurs politiques, ou de quelques concurrents dépités, il importe peu. Les esprits prompts, qui sans souci des obstacles disent avec impatience : Mais pourquoi ne précipite-t-on pas, hors de France, ces Allemands qui occupent le Nord et l'Est, ont beau jeu contre le prudent, calculateur et sage commandant de nos armées. De même qu'il a su choisir le moment de livrer la bataille de la Marne, il attend l'heure de livrer la bataille de la délivrance.

Mais il veut ne pas la perdre. Et il ne l'engagera qu'à bon escient. Et soyez tranquilles, quand il l'aura gagnée, il se trouvera encore

des civils aigris, et des militaires hérissés et furieux pour essayer de le dépouiller de sa gloire. Mais pas plus qu'on ne les a crus, hier, on ne les croira demain. Et ils en seront pour leurs intrigues et leurs clabaudages, qui sont des manœuvres moins brillantes que celles de leur adversaire.

*
* *

La fameuse question des embusqués s'est discutée à la Chambre sous la forme d'un projet de loi présenté par M. Dalbliez. Ce projet de loi a pour but de réaliser la meilleure utilisation possible des forces de la nation en état de guerre. L'idée de M. Dalbiez est excellente, juste, morale, en ce qu'elle est basée sur l'égalité. Dans l'application, il a été facile de voir, dès les premiers développements de la discussion, qu'elle entraînerait les plus fâcheuses conséquences.

Cette loi basée sur le système des compétences, et qui consiste à mettre chacun à la place qu'il peut occuper le plus raisonnablement, aboutirait, comme l'a dit spirituellement et paradoxalement Léon Bérard, à faire d'un

Gambetta, un adjoint à l'intendance, ou d'un Freycinet, un chef de gare régulatrice. Défions-nous des généralisations. Et parce qu'on a découvert quelques notaires ou chefs d'orchestre, embauchés, comme ouvriers mécaniciens, ne renvoyons pas aux armées tout le personnel des ateliers de fabrication du matériel de guerre. Laissons faire les chefs qui choisissent dans l'armée les ouvriers à envoyer aux usines. Et n'arrêtons pas, sous couleur de réforme, une production intensive qui donne de bons résultats. Il y aura toujours des abus. Jusque dans le Paradis, il se glissera des embusqués, malgré saint Pierre, et malgré le Bon Dieu. Résignons nous donc à en voir sur la terre. Surtout ne supportons pas que sous prétexte de salut public, on tourmente, on brime, on moleste l'admirable ouvrier de la défense nationale qu'est M. Millerand. Sa bonne volonté est complète, sa puissance de travail est énorme. C'est un honnête homme. Il a la confiance du pays, et il est adoré de l'armée, quoique ce soit un civil. Que veut-on de mieux? M. Millerand sacrifie impitoyablement les chefs de service du ministère qui ne donnent pas satisfaction à sa soif de progrès et à son goût des réalisations pratiques. Que peut-on faire de plus?

*
* *

L'affaire de la note américaine en réponse à la note allemande au sujet des actes de piraterie des sous-marins, a amené des résultats tout à fait inattendus. M. Bryan, secrétaire d'État, aux Affaires étrangères, a donné sa démission au président Wilson en déclarant qu'il était en désaccord complet avec lui. M. Bryan est un sectaire du pacifisme, qui en est encore à croire qu'avec de bonnes paroles on amènera l'Allemagne devant un tribunal arbitral, qui l'obligera à respecter les droits de l'humanité.

Les Allemands doivent rire abondamment, en lisant les déclarations de M. Bryan. La naïveté de cet homme d'Etat doit faire leur bonheur. C'est presque aussi comique que les contorsions des noyés du *Falaba*, qui excitaient si puissamment l'hilarité des marins allemands qui écoutaient, en se tenant les côtes, les cris d'appel de leurs victimes. Au moment ou j'écris ces lignes, quelqu'un me dit : Eh! Eh! M. Bryan n'est peut-être pas un naïf. Il y a vingt-six millions d'Américains allemands, aux États-Unis. Peut-être le sous-secrétaire d'État, démissionnaire, veut-il, très habilement se

ménager leur suffrage, pour l'avenir. Ce serait alors un malin. On a publié, ces jours-ci, dans la presse, des portraits de M. Bryan. Le front ample a de la noblesse, l'œil est intelligent, la bouche mince est pleine de réserve, et le menton est d'un entêté. L'ensemble offre une belle tête de Quacker. M. Bryan peut parfaitement bien être un mystique raisonnant, très capable de mettre ses convictions au service de son ambition. L'avenir nous édifiera à ce sujet. La note du président Wilson, très modérée et très ferme, revendique contre l'Allemagne les droits de l'humanité. La thèse est de conséquence. Elle va à l'encontre des prétentions de l'Allemagne d'être préposée à l'organisation de la civilisation dans l'Univers. L'humanité est le premier degré de la civilisation. Méconnaître les lois de l'humanité c'est ce qui constitue la Barbarie. On voit par là, tout ce que la note américaine a de valeur. Rien de plus humiliant pour l'Allemagne.

Mais l'Allemagne n'en est plus à se préoccuper des humiliations. Dans la passe où elle se trouve, l'important pour elle est d'obtenir gain de cause. Et elle ne s'embarrassera pas du choix des moyens. Pratique et utilitaire avant tout, ce qu'il lui faut c'est d'obtenir des résul-

tats. Tout le reste importe peu. Les paroles sévères elle feindra de ne pas les entendre. Les rebuffades elle les recevra avec des sourires. Et si on la malmène, elle rira avec bonhomie, comme si les claques reçues n'étaient que bourrades amicales. En ce moment, elle joue serré, n'en doutez pas, pour échapper aux revendications de l'Amérique. Et tout ce que la duplicité, l'hypocrisie, le mensonge peuvent faire, elle va le tenter.

Quant à renoncer à sa piraterie pour rien au monde elle ne s'y décidera. C'est l'amiral Tirpitz qui a fait le plan du brigandage naval auquel se livre l'Allemagne et le créateur de la flotte du Kaiser, est un des hommes les plus influents de l'entourage impérial. Le vieux Zeppelin et lui, étaient les favoris de Guillaume. Ils sont, l'un et l'autre encore tout puissants, n'ayant pas encore causé à leur Maître de graves mécomptes. Alors que tous les autres héros qui jouirent de la protection du Haut Seigneur de la Guerre, ont été, l'un après l'autre, rejetés comme incapables, tels von Klück après la Marne, Moltke après Ypres, Hausen après l'Yser, et tout récemment Hindenburg après les massacres de Galicie, Tirpitz et le grand aérostier conservent toute la confiance du

patron. Les seuls résultats vraiment sensationnels ont été, aux yeux de Guillaume, les bombardements d'Angleterre, et le blocus sous-marin. Donc Tirpitz est inattaquable. La presse le soutient, l'opinion publique l'acclame. Il est considéré comme le sauveur de l'Allemagne qui compte sur la campagne des sous-marins pour amener les Anglais à demander grâce.

Aussi on pense avec quelle ironie l'Allemagne va répondre à la note du Président Wilson. Elle la fera attendre tant que, décemment, elle le pourra. Puis elle la remettra, et avec stupéfaction les Etats-Unis, apprendront que rien de ce que le Président a réclamé ne lui est concédé. Avec des formes très doucereuses, l'Allemagne fera un nouvel exposé de ses prétentions et de ses revendications. Mais elle persistera avec une brutale obstination dans ses pratiques criminelles. On n'obtiendra rien d'elle. Et il faudra lui casser la tête, pour lui faire entrer dans la cervelle que c'est un crime de massacrer des neutres inoffensifs. L'Allemand est ainsi fait qu'il ne voit jamais qu'un point de vue : le sien. Celui des autres lui échappe, et pour mieux dire ; il est inexistant. Dans ces conditions là, il est inutile de discuter. Il n'y a plus qu'à se battre. Mais l'Amérique ne

se battra pas. Et il est probable qu'elle aura raison.

Que viendrait-elle faire dans cette bagarre, où déjà tous les peuples de l'Europe s'entre-choquent si furieusement. Elle a tant d'intérét à rester neutre, que nous mêmes, en faveur de qui elle interviendrait, nous n'en pouvons pas douter, nous lui conseillerions de rester en dehors de l'action. Qu'elle juge les coups, qu'elle arbitre le jeu, qu'elle tienne compte de la façon dont la guerre a été conduite, afin d'en témoigner au jour des comptes, quand il faudra rendre justice à chacun. Elle va savoir prochainement, par la réponse de l'Allemagne, ce qu'il faut penser de la culture germanique. Déjà la campagne de harangues que l'ex-secrétaire Bryan a commencée en faveur de l'Allemagne, doit l'éclairer sur les puissants appuis que le Kaiser avait jusque dans les conseils de la Présidence. Le pacifiste Bryan est un de ces gaillards qui trouvent bien tout ce que font leurs amis, et qui excellent, comme dans la fable de Lafontaine à crier : haro sur le baudet! Malheureusement, en la circonstance, le baudet, c'est l'Angleterre, et la France. Bel attelage, et qu'on ne mènera pas comme on voudra! On peut s'attendre à le voir ruer et mordre. Et ce n'est

pas encore le grand amiral Tirpitz qui viendra à bout de le réduire. Mais la campagne de piraterie va continuer, et rien ne prévaudra contre la férocité teutonne. Ni les raisonnements, ni les objurgations, ni les menaces ne feront rien. La force seule aura raison de nos ennemis. C'est le seul argument à faire valoir auprès d'eux. Et de cela nous nous chargerons.

*
* *

Le gros événement du jour c'est l'échec complet du parti neutraliste, dans les élections grecques. M. Gounaris est dans le sixième dessous, et M. Venizélos est plus haut que l'Olympe. Berlin grince des dents, et Vienne est consterné. L'argent n'a pourtant pas été ménagé. La Macédoine, ses Turcs et ses Juifs, a été copieusement arrosée, et elle a donné une récolte magnifique de bulletins à la liste gouvernementale. Partout ailleurs, ces braves Hellènes n'ont voté qu'à leur guise. C'est-à-dire pour le grand Crétois. M. Gounaris, sans se troubler, a déclaré qu'il ne pouvait être question de mettre le Roi au courant de la déroute des neutralistes. Constantin ne supporterait

pas le fardeau d'une si douloureuse révélation. Le ministère, battu, ne veut pas se retirer, et prétend garder le pouvoir jusqu'à la rentrée des Chambres, le 20 juillet. C'est cinq semaines de répit. Qui sait ce qui peut se passer en cinq semaines? La Grèce peut perdre toutes ses chances d'avenir. Mais qu'importe! Il s'agit de sauver la mise à l'Allemagne. Quand il sera possible de raconter toutes les intrigues qui ont été ourdies pour empêcher les neutres de marcher dans le sens de leurs aspirations nationales, que de choses curieuses on apprendra!

Le jeu des Allemands en Amérique, en Turquie, dans les Balkans, et chez les Scandinaves a été extrêmement perfide et violent. Leur ténacité, sur le terrain diplomatique, a été égale à leur rage furieuse sur les champs de bataille. Ils n'ont reculé devant aucun moyen pour paralyser les mouvements nationaux chez les peuples de l'Europe. Ils ont tout fait pour entraîner de leur côté les nations d'Amérique. Il a fallu toute la noblesse, la justice et la pureté de la cause des Alliés pour lui concilier, au milieu de telles tentatives de corruption et d'intimidation, la sympathie universelle. Et tous, tous, les uns après les autres, les peuples neutres viendront à nous, parce que notre bon

droit les attirera invinciblement, comme ces grands phares qui, brillant dans la nuit, fascinent les oiseaux par l'éclat de leur rayonnement.

*
* *

Les Italiens, commandés par leur Roi, ayant comme chef d'Etat-major le général Cadorna, ont pris très résolument l'offensive dans le Trentin et dans l'Istrie. Ils se sont emparés de toutes les hauteurs qui auraient pu permettre aux Autrichiens de déboucher en Lombardie et en Vénétie. Puis ils ont poussé bravement sur le Tyrol et sur Goritz. Une bataille, qui se développe plus sérieusement de jour en jour, est engagée sur l'Isonzo. Trieste est, de ce côté du théâtre de la guerre, l'objectif des Italiens. Ils ne tarderont pas à s'en rendre maîtres. L'autre direction de leur offensive paraît être le col de Tarvis, qui conduit à Leoben, sur la route de Vienne.

Tous ces noms nous font revivre les plus glorieux événements de notre histoire Napoléonienne. Passage du Tagliamento, combats sur la Piave. Il semble que les ombres de Masséna, de Joubert et de Bessières passent en tête des

armées qui combattent les troupes du général Dankl et de l'archiduc Eugène. Fait extraordinaire et qui paraît gros de conséquences, la guerre, déclarée à l'Autriche, ne l'est pas à l'Allemagne. Et cependant les hostilités existent de fait entre l'armée allemande et l'armée italienne puisque des corps Bavarois font partie des contingents impériaux qui occupent le Tyrol et le Trentin.

Trieste ne peut appartenir à l'Italie, que si l'Autriche et l'Allemagne sont mises hors d'état de donner suite à leurs plans d'hégémonie européenne. N'oublions pas que l'Allemagne a dit de Trieste que c'était un de ses poumons. C'est, en effet, par là qu'elle respire l'air du large et peut déboucher dans la Méditerranée. L'Italie a donc deux objectifs très clairs. D'une part, se rendre maîtresse de Trieste. De l'autre, marcher par le Tyrol sur la Bavière. C'est à Munich que l'Italie assurera son avenir d'indépendance et de grandeur. Ce jour là, nous serons, nous, de notre côté dans le Palatinat et sur le Rhin, pendant que les Russes victorieux, après de formidables efforts, seront en Silésie. Le général Cadorna, qui opère avec une fort habile méthode, a surpris les Autrichiens en complet désarroi, et paraît homme à profiter

de tous ses avantages. Ses troupes sont pleines d'ardeur, son matériel est excellent, et il peut bénéficier de l'expérience de cette première année de guerre, si fertile en nouveautés. Il sait, d'avance, comment l'ennemi se comportera dans l'attaque et dans la défense. Il connaît les procédés de fortification, les emplois de gaz asphyxiants, les incendies de villes ouvertes, le massacre et la déportation des habitants. S'il laisse l'ennemi mettre le pied en territoire italien, il n'a pas d'illusions à conserver sur les catastrophes que la férocité germanique prépare. Il faut faire la guerre durement, et jusqu'au bout, pour réduire à merci, un adversaire monstrueux. S'arrêter, un instant, c'est lui livrer la vie, l'avenir et la gloire de tout un peuple.

*
* *

Ceci est un comble. Les Allemands, à l'heure présente, se préoccupent de l'organisation de la prochaine guerre, et se préparent à perfectionner leurs méthodes qui, par certains points, ont pêché. Après avoir lu ces lignes, on s'arrête, on se frotte les yeux, on dit : Voyons! j'ai

mal compris. Ce n'est pas possible. Encore engagés dans cette guerre formidable dont ils sortiront, quoiqu'il arrive, absolument brisés, les Allemands rêvent à d'autres hostilités qu'ils voudraient plus efficaces, plus meurtrières et plus triomphantes?

Voici, pour qu'on n'en puisse douter, un extrait de la *Gazette industrielle et commerciale* de Pétrograd, organe du ministère des finances de Russie :

Ce qui prouve que les Allemands admettent la possibilité de leur défaite, c'est qu'ils discutent depuis quelque temps les méthodes à employer pour se préparer sur le terrain économique à la prochaine guerre. En le constatant on pense malgré soi à l'état d'esprit de nos ennemis pour qui la paix est une phase intermédiaire et qui ne vivent que pour la guerre. Il existe en Allemagne une opinion assez répandue suivant laquelle le pays n'était pas suffisamment préparé à la guerre au point de vue économique et qu'il s'est trouvé en en face de problèmes difficiles et complexes, dont la solution spontanée a constitué une erreur. Ce fait ne doit plus se répéter et les Allemands discutent dès maintenant tous les details de la préparation économique future. Ce sont surtout les milieux influents, sérieux, qui dissertent à ce sujet. Le directeur du Plutus, *M. Georg. Bernard, a consacré un article à la « préparation économique »,*

article qui a été remarqué. Plus la guerre actuelle s'avance, dit-il, et plus il est visible que : l'organisation militaire a parfaitement fonctionné, que les chemins de fer et la Reichsbank ont bien rempli leur mission alors que la poste a boité un peu. Quant à l'industrie elle s'est trouvée désorganisée dès le début. Personne n'a fait d'approvisionnements de denrées alimentaires et aujourd'hui on n'est pas encore d'accord sur les mesures à prendre pour l'abatage des animaux, la séquestration des pommes de terre et cette divergence de vues se manifeste même au sein du ministère et dans les bureaux. M. Elzbacher, professeur et recteur de l'École des hautes études commerciales de Berlin déclare, dans un numéro de l'organe Die Woche, *que ces défauts sont absolument manifestes. Tous deux estiment que, dans la prochaine guerre, l'autorité militaire centrale devra être chargée de la solution de toutes les questions économiques. Dans ce but, il serait créé un département spécial économique au ministère de la guerre qui, en temps de paix, préparerait toutes les questions en envisageant toujours l'hypothèse d'un conflit.* »

On dirait que les Allemands s'ingénient à fournir aux Alliés toutes les raisons qui peuvent les déterminer à ne pas finir la guerre avant l'écrasement complet du militarisme prussien. Ces gens qui, noyés dans le sang, ayant perdu trois millions d'hommes tués ou estropiés pour

toujours trouvent moyen de penser aux défauts de leur machine à massacrer et cherchent à la perfectionner, de façon qu'elle n'ait plus un seul raté, la prochaine fois qu'on recommencera à s'entr'égorger, d'un bout de l'Europe à l'autre, donnent bien l'impression d'être des fous furieux. Ils sont dans un état de démence dangereuse et il est de toute nécessité de leur retirer tous les moyens de nuire qu'ils possèdent, et qu'ils rêvent d'augmenter.

*
* *

Le Roi Constantin a demandé dix jours à M. Gounaris pour « se concentrer » et donner une solution à la crise politique, qui tend à devenir une crise nationale.

*
* *

Nous venons d'avoir une journée de charité consacrée aux orphelins de la guerre. La recette a été magnifique. Le temps était beau, chacun a eu à cœur de mettre la main à la poche pour

remplir les tire-lires des petites quêteuses. Mon petit-fils Jean, qui débutait dans l'emploi de frère quêteur, a fait une collecte magnifique.

Il avait cent-trente-cinq francs, qu'il a portés, triomphalement, à son secteur. Hélas! que de fois cent-trente-cinq francs, il faudra pour recueillir, nourrir, vêtir et élever les pauvres enfants à qui cette affreuse guerre aura pris leur père. Et sera-ce assez de donner de l'argent pour s'acquitter envers eux de la dette sacrée contractée par la patrie? Il faut que nous procurions du réconfort à ces braves gens qui combattent et meurent dans les tranchées pour défendre contre des monstres nos champs, nos villes, nos foyers, et la liberté du monde. Car, chaque jour éclate plus crûment la hideuse vérité. Les aveux des Allemands se font jour de tous les côtés. Ils ont, de propos délibéré, engagé, contre nous, une guerre d'extermination, pour nous prendre notre pays « dont nous ne sommes pas dignes », s'installer dans nos provinces, sur nos côtes, et de là s'élancer à la conquête de l'Univers. Dans leur folie mégalomane, il ne s'agissait plus de la domination de l'Allemagne sur l'Europe. L'asservissement de l'Amérique était entrevu. Déjà les Etats-majors commençaient à le préparer. Des plans d'inva-

sion étaient étudiés pour l'avenir. Et ces bonnes bêtes d'Américains, débordant d'affection et de sympathie pour l'Allemagne, tendaient des mains bienveillantes aux bandits qui déjà rêvaient de les égorger. La Perrette Allemande, malheureusement, a laissé choir, sous la poussée française, son mirifique pot-au-lait. Adieu vaches, cochons, couvées. Il faudra qu'elle renonce à annexer le Nord de la France, et le bassin de la Meuse. Adieu Calais ! Les charmants espoirs de bombardement qui devaient mettre l'Angleterre sous le feu des canons monstres de l'usine d'Essen, sont détruits.

Il va falloir se défendre, au lieu d'attaquer. L'heure devient grave. Et les hécatombes allemandes sont telles que défense est faite de publier le chiffre des pertes. Plus de listes, plus de renseignements. Le silence. Pauvres orphelins d'Allemagne, car il y aura outre-Rhin, encore plus d'enfants sans père que chez nous, vous n'aurez même pas l'amère satisfaction qu'on plaigne publiquement votre malheur. La douceur de la commisération et de la sympathie ne réchauffera pas votre détresse. Le Kaiser ne veut pas que l'on pleure ceux qu'il fait tuer. Le massacre devient anonyme. Et cependant, il s'est arrêté, le sinistre

Tartuffe, au bord d'un champ bosselé par les tombes de ses soldats morts, il s'est agenouillé bien en vue, il a prié, et en se relevant, il a proféré ce suprême mensonge : « Et cependant, je ne l'ai pas voulu ! »

Qui donc l'a voulue, si ce n'est lui, cette guerre sans pitié, sans noblesse, sans générosité, où les félonies, les atrocités, auxquelles, chefs et soldats, se sont livrées ses hordes, ont révolté la conscience humaine ? L'impérial cabotin peut essayer de jouer la douleur. Nul ne se laissera prendre à ses attitudes, et à ses protestations. Ce Néron de pacotille sera sifflé.

*
* *

L'admirable pilote Gilbert vient d'être pris, au retour d'une expédition qu'il avait faite à Friederickshafen, pour incendier les hangars des Zeppelins. Une panne d'essence l'a forcé à atterrir en Suisse, où son appareil a été saisi, et lui-même. Voilà donc ce splendide auxiliaire hors de cause pour le reste de la campagne. C'est une grande perte pour l'aviation française. Le dernier combat de Gilbert contre un aviatick, qui, grâce à sa rapidité, mettait à mal tous nos aéroplanes, fut vraiment épique. Gilbert avait

dit : J'abattrai ce gaillard-là! Et il le guettait. Son Morane-Saulnier lui permettait la lutte de vitesse. L'aviatick est signalé. Gilbert prend son vol et fond sur l'adversaire qui, reconnaissant le dangereux oiseau, prend la fuite.

Mais le Morane que monte Gilbert est un avion de grand vol. Il gagne sur l'aviatick, le rejoint, et la lutte s'engage. L'Allemand couvre des projectiles de sa mitrailleuse le Français, qui le poursuit. Gilbert, armé seulement d'une carabine, fait un crochet, riposte et tue le pilote.

L'aviatick alors tombe à pic, du haut du ciel, comme un oiseau blessé. Et Gilbert triomphant, tournant en larges spirales, descend à la suite de sa victime et se pose sur le sol auprès d'elle. Est-il rien de plus émouvant que ce duel aérien ? Cette action militaire a une ampleur héroïque. C'est le combat dans un champ clos, qui n'a que le ciel pour limites, et le soleil pour témoin.

Que va devenir le brave Gilbert, interné en Suisse ? Quel crève-cœur, pour lui, d'être réduit à l'inaction ? Nos voisins, qui sont bons juges en fait de courage, sauront traiter avec la distinction qu'il mérite le prisonnier de choix qui leur est tombé du ciel, et adoucir, pour lui, les ennuis de la captivité.

*
* *

Le *Times* vient de consacrer quatre magnifiques articles à la guerre et au rôle que la France a joué dans cette formidable épopée. Nous pouvons être fiers des éloges, que le grand journal anglais a adressés à notre population civile, dont il a apprécié l'énergie, à notre armée, dont il glorifie les mâles vertus, et à nos chefs militaires, dont il admire la prudence, la sagesse et le talent. Il termine sa série par un vibrant appel à l'amitié de la France et l'incite à se rendre compte, par un examen approfondi, des efforts que fait l'Angleterre pour être à la hauteur de la tâche qu'elle a acceptée d'être à nos côtés et aux côtés de nos camarades belges, pour repousser, de l'autre côté du Rhin, les Barbares qui ont envahi nos pays. Voici la fin de l'article dernier publié par le *Times* :

Le fait que depuis tant de siècles nous n'avons pas éprouvé les horreurs de l'invasion empêche la masse de notre peuple d'avoir la même passion intense pour la guerre qui fait que les hommes et les femmes de France la font comme ils n'ont pas fait de guerre depuis la Révolution.

Mais le cœur de notre peuple est bien solide ; il n'y a pas de victimes des atrocités allemandes en France qui puissent être plus résolues que nous ne le sommes.

Il faut abattre, tuer « la barbarie scientifique. »

Les Français éminents qui nous ont rendu visite témoignent, sans exception, de notre détermination immuable à cet égard.

On ne saurait rendre à l'heure actuelle de service plus important à l'alliance que celui qui résulterait d'une campagne concertée de la part des publicistes français pour éclairer leurs compatriotes sur notre véritable attitude.

Qu'ils viennent ici voir de leurs propres yeux ce que nous faisons et, quand ils l'auront expliqué à leurs lecteurs, la France entière saura que, dans cette cause, nous sommes avec elle jusqu'à la mort.

Les Anglais se trompent s'ils pensent que nous avons jamais douté de l'énergie avec laquelle ils s'efforceront d'écraser le militarisme allemand. Nous savons que dans la lutte commencée, ils ne s'arrêteront pas, et que, s'il le faut, leurs derniers pennys seront envoyés à la figure des Allemands en guise de mitraille. Jusqu'au bout, et quand même. Voilà leur devise, qui est la nôtre. L'effort industriel va, en Angleterre, seconder l'effort militaire. Et quand les braves troupes du Maréchal French auront de quoi satisfaire la fringale de leurs canons, la vic-

toire ne se fera pas attendre. Il y a, désormais, entre les Français et les Anglais une fraternité d'armes, baptisée dans le sang, qui ne peut plus se rompre. Quand on a peiné, souffert, combattu et triomphé ensemble, dans les dures conditions que nous subissons depuis un an, il s'établit des liens physiques et moraux qui résistent à toutes les épreuves. Les Anglais peuvent compter sur nous. Les batailles prochaines leur donneront la mesure de notre dévouement comme elles nous donneront la mesure de leur courage.

*
* *

Je rencontre dans la journée, au Bois, le général Maunoury, la tête entourée d'un bandage, appuyé sur le bras de la générale, et marchant lentement, dans une attitude de souffrance qui serre le cœur. Rien n'égale mon respect et mon admiration pour le grand soldat qui a combattu sur l'Ourcq et donné, par son offensive énergique, le signal de la retraite aux Allemands victorieux. C'est l'héroïsme de ses troupes qui a décidé du sort de cette journée prodigieuse. S'il n'avait pas maintenu, par la puissance seule de

sa volonté, la 6e armée sur ses positions, pendant trois jours, malgré les furieuses attaques de Von Kluck, la combinaison stratégique de Joffre échouait. Mais il a eu la ferme résolution de vaincre ou de mourir et il a vaincu. Promeneurs qui rencontrerez, dans les verdures fraîches du Bois, ce héros au visage mutilé, qui marche lentement appuyé au bras de sa femme attentive et maternelle, découvrez-vous devant lui. C'est le glorieux sauveur de Paris.

***

Les Allemands ont juré de dépasser dans l'horreur tout ce que l'ingéniosité criminelle des hommes avait inventé jusqu'ici. Les atrocités coutumières de la guerre et les champs de bataille jonchés de morts et de mourants, ne leur suffisent pas. Il leur faut faire déborder les atrocités jusque dans la vie civile et greffer l'assassinat des particuliers sur les hécatombes des soldats. Ainsi M. Pierpont Morgan vient d'être l'objet d'une tentative de meurtre et cela parce qu'il était sympathique à la cause des Alliés.

Voilà bien qui est fait pour éclairer l'opinion en Amérique. L'assassin est un Allemand, qui

dit se nommer Franck Holt. Mais il est probable qu'il déguise sa véritable personnalité un peu compromise déjà et qu'il se nomme, en réalité, Münter. Ce Holt, ou Münter, avait déjà sur la conscience la tentative de destruction de la salle du Congrès, au Capitole de Washington. C'est lui qui a mis la bombe qui a fait sauter une partie du Palais. Il avait également l'intention d'assassiner le Président Wilson. On ne dit pas qu'il ait rien comploté contre M. Bryan.

Peut-être n'était-il pas étranger aux dépôts de bombes à renversement, placées dans la cale des transatlantiques, et dont l'une a mis le feu à bord d'un de ces navires. C'est, comme on le voit, un très intéressant sujet. Mis sous clef par la police américaine, afin de rendre compte des divers crimes qui lui étaient reprochés, Holt s'est suicidé. Déplorable accident, fâcheux hasard! Une fenêtre s'est trouvée ouverte à portée du détenu et l'Allemand a été retrouvé mort sur le pavé. Ce dénouement a paru plus qu'extraordinaire. Tant d'intérêts se trouvaient réunis pour faire disparaître cet agent d'exécution, dont les révélations étaient à craindre, qu'il est venu à la pensée de tout le monde que Holt avait pu être « poussé » à mourir.

Voici du reste, ce que sur cette mystérieuse affaire, nous rapporte l'agence Havas :

Le suicide de l'Allemand Münter qui, sous le nom de Holt, a tenté d'assasiner M. J.-Pierpont Morgan, soulève l'incrédulité générale.

Un vieux gardien, de service mardi soir à la prison, a déclaré qu'il avait entendu le bruit d'un coup de revolver juste au moment où il avait trébuché sur le cadavre de Münter dans le corridor.

Le bruit, selon lui, ne pouvait pas se confondre avec celui d'un corps humain tombant d'une fenêtre dans la cour.

Le gardien a déclaré que les autorités de la prison avaient donné une fausse explication de la mort de Münter.

Les journaux américains suggèrent qu'avec la connivence du personnel de la prison, Münter a été assassiné parce que les Allemands craignaient des révélations fort compromettantes sur un complot.

Le New-York Herald *rappelle que, dans une lettre à sa femme, Münter mentionnait qu'un vaisseau quittant New-York samedi serait perdu le 7.*

Münter n'était qu'une fil de la vaste trame ourdie aux Etats-Unis par l'Allemagne.

Comment croire Münter sans complices devant l'accomplissement d'une série d'attentats qui, par leur nature, leur répercussion internationale et, leur férocité, indiquent qu'il était un simple agent entre les mains d'hommes plus énergiques qui ont mis à profit son fanatisme.

Les journaux réclament instamment un supplément d'enquête, étant donné surtout les accusations formelles du gardien dont la désignation pour un service inaccoutumé ce soir-là a été entourée de circonstances suspectes.

Le Holt ou Münter, comme tous les Allemands, avait bluffé, pour exciter la terreur. C'est leur manie. Aucun navire n'a sauté le 7 juillet, mais, par exemple, les incendies et les explosions dans les fabriques d'armes et de munitions se sont multipliés tant dans l'Amérique du Nord que dans celle du Sud, et jusqu'au Canada. Il semblerait qu'une bande de brigands s'est jetée sur l'Amérique et tente de la terrifier par des attentats répétés. C'est un procédé qui rappelle les exploits de Fantomas, le héros de roman-feuilleton dont les cinématographes ont fait défiler les crimes devant les yeux des spectateurs. Le chef de la bande, est à Berlin. C'est le Fantomas couronné du double diadème impérial et royal. Il est glorieux d'être partout battu sur les champs de bataille, et de ne triompher que dans le crime. La récapitulation des forfaits commis, depuis un an, serait longue. Ce serait, hélas, l'historique de cette affreuse guerre.

*
* *

Les affaires militaires de l'Italie paraissent remarquablement conduites. Le général Cadorna est un chef qui, par certains côtés, rappelle le général Joffre. C'est la même méthode prudente et ferme, la même volonté bien affirmée de n'avancer d'un pas qu'après avoir pris une assiette solide, et de n'aventurer rien à la légère. Ces façons de faire nous plaisent beaucoup. Ce sont celles qui nous ont si bien réussi, jusqu'à ce jour, et qui nous assureront la victoire finale. Les Italiens, qui, au début, n'avaient devant eux qu'un mince rideau de troupes, commencent à rencontrer de la résistance. L'Allié allemand a dû aller au secours des Autrichiens, incapables de tenir devant les attaques italiennes, et les Bavarois sont entrés en ligne. Immédiatement la lutte est devenue sévère. Mais elle se poursuit à l'avantage des Italiens.

Leur plan de campagne, très étudié, consiste à se garantir d'une attaque autrichienne visant le lac de Garde et l'envahissement de la Lombardie pendant que l'armée prononcera son mouvement offensif sur l'Isonzo et Tarvis. C'est la marche de

Bonaparte sur Vienne, quand il fut arrêté par les préliminaires de Leoben. Les Italiens, qui connaissent bien leur histoire, savent que c'est la Lombardie qu'il faut couvrir et la Vénétie. Et c'est de quoi ils se sont très habilement préoccupés. Les défenses du Trentin et de l'Istrie sont formidables. Les Autrichiens y ont accumulé les moyens les plus puissants. Et c'est contre ces moyens que le général Cadorna développe son offensive, sous les yeux du Roi, qui n'a pas quitté ses troupes, depuis l'entrée en campagne.

La marche de l'armée italienne qui tend à s'emparer de tous les passages, déborde Trieste et par Caporetto, Monfalcone, Tolmino menace le camp retranché de Tarvis. La ligne de l'Isonzo forcée, l'armée italienne laissera Trieste derrière elle, sans même chercher à l'occuper. C'est une prise assurée qui lui tombera dans les mains, au lendemain de la victoire. En ce moment, une importante bataille est engagée à Carso et paraît se décider en faveur des Italiens. Les pertes austro-allemandes sont très importantes et déjà des milliers de blessés sont évacués sur l'arrière. L'entrée en ligne des Allemands, quoi qu'il n'y ait pas d'état de guerre déclaré, entre l'Allemagne et l'Italie, ne peut plus être

contesté. Des soldats bavarois sont tombés au pouvoir des Italiens. Il ne sera donc plus possible de soutenir cette fiction de l'Allemagne faisant la guerre à son ancienne alliée, sans la lui avoir déclarée. Ce serait assez dans les traditions sournoises de l'Allemagne. Mais elle a devant elle l'Italie, dont la finesse ne se prêtera pas à ce petit jeu. Elle continue imperturbablement la guerre, comme si elle ne s'apercevait pas de ce qui se passe dans le camp adverse. Mais ne doutez pas qu'à un moment donné, elle n'en tire avantage. Ce sont les petits-fils de Machiavel. On ne leur en donnera pas à garder. Leur Roi, est un Savoie de la grande lignée. Sa conduite, depuis le commencement des hostilités est au-dessus de toute éloge. Il n'a pas quitté ses soldats, marchant, avec eux, risquant la mitraille, aux avant-postes, et se prodiguant comme un simple colonel. Il paraît même inquiéter beaucoup le généralissime Cadorna par sa témérité. Il est évident qu'un souverain qui va aux coups avec cet entrain est un peu gênant pour le grand chef responsable, et que, plus d'une fois, Cadorna a dû dire à son Royal Maître : « Sire, je vous en prie, n'allez donc pas si avant dans mes lignes de tirailleurs. » Mais quel effet sur les soldats ! Quand les alpins escaladant

une position sous un feu de mitraille voient le Roi qui marche avec eux, ils ne connaissent plus de limite à leur ardeur. C'est avec ces façons là qu'on devient l'idole de l'armée, et qu'on la mène où l'on veut, c'est-à-dire à la victoire.

La Reine Marguerite, doit être fière de son fils. Le Roi Victor-Emmanuel est un vrai Savoie, de la descendance du Prince Eugène, l'illustre ancêtre. Il réalisera le rêve de tous les patriotes d'Italie, en reprenant à l'Étranger, par la force des armes, les lambeaux de terre latine qu'il avait dérobés.

*
* *

La réponse de l'Allemagne à la note américaine a été courte, catégorique et péremptoire. Le paquebot *Orduna* frère du *Lusitania*, retournant en Amérique, avec des passagers, dont vingt-et-un Américains, a été torpillé, sans résultat, heureusement, à la place même où le grand navire anglais avait été détruit. Circonstance aggravante, le sous-marin allemand ayant manqué maladroitement son coup de torpille, a poursuivi le transatlantique, et l'a canonné,

aussi maladroitement, du reste. Cette fois, les Allemands ne diront pas que le navire portait de la contrebande de guerre, puisqu'il retournait en Amérique. L'intention criminelle de détruire un navire marchand, occupé par des passagers inoffensifs, est bien nette. Il n'y a pas à nier. Et le Président Wilson, qui a la réflexion lente, et le geste circonspect, n'a plus d'interrogation à faire subir à sa conscience de légiste timoré.

L'Allemand gouailleur et insolent lui met le poing sous le nez, durant qu'il médite, et lui dit : « Ne te ravage donc pas les méninges comme ça ! Nous ne faisons que ce qui nous plaît. Et ce n'est pas toi, qui nous en empêcheras. » Et de fait, ils ne font que ce qu'ils veulent, les Teutons, et ce qu'ils veulent, on sait que ce n'est pas très beau, ni très propre, ni très délicat. Les usines continuent à flamber en Amérique. Un vaste complot pour faire sauter les fabriques de munitions, dans le Connecticut, vient d'être découvert. C'est plus que jamais la bande à Fantômas. Quelle belle race de coquins, et que ce pauvre Schiller est donc pâle et fade avec ses Brigands et qu'est le fameux Schinderhannes, comparé à notre Kaiser, ordonnateur du massacre, du vol et de l'incendie ?

Voilà un scélérat magnifique et qui est sûr de laisser dans l'Histoire, une large trace de sang répandu. Dans la galerie des criminels couronnés il aura certes une place de choix. Mais qu'il n'espère pas être égalé à un Attila, à un Tamerlan, où à un Mahomet II. Ceux-là tenaient la lance et portaient le glaive. Sous la peau de bête du guerrier Hun, sous le caftan du pillard mongol, ou sous le burnous du conquérant Arabe, ils avaient un cœur de héros. Ils guidaient eux-mêmes leurs hordes à la bataille, et combattaient au premier rang. C'étaient de formidables spécimens de l'espèce humaine, mais complets, et chez qui le bras obéissait au cerveau.

Guillaume, lui, n'est qu'un héros d'arrière-garde. Il lance ses bandes, mais de loin, prudemment dissimulé, et sans se risquer. S'il a du sang à ses semelles, ce n'est que d'avoir marché sur le champ de bataille, quand le carnage est terminé, et qu'il n'y a plus que des morts sur la place. Massacreur, par procuration, conquérant qui a délégué ses pouvoirs, stratège dans les petits coins, grand homme en toc, et qui ayant rêvé de planer sur le monde, comme l'ange Azraël, n'aura été, au demeurant, que Polichinelle. Tel est le Haut

Seigneur de la Guerre, pour la gloire duquel les neutres continuent d'être menacés de mort, torpillés, canonnés, et qui se moque du monde, de tous les mondes, y compris le Nouveau-Monde.

*
* *

Mineurs de Cardiff, sur les champs de bataille de France et de Belgique, votre sort se décide en ce moment. Il ne s'agit de rien moins que de votre vie ou de votre mort. Si nous triomphons vous demeurez libres, dans votre Galloway. Si nous succombons, vous êtes réduits en servitude et, au lieu de l'amicale et bienveillante autorité de vos patrons anglais, vous aurez à subir l'âpre, rapace et dure loi teutonne, qui s'exercera sur votre échine à coups de triques et à coups de bottes.

Ceci est-il clair? Voulez-vous être rossés, mal payés, commandés le révolver sous le nez? Vous n'avez qu'à continuer à ne plus fournir de charbon les fabriques de munitions et les machines des navires. Votre compatriote Lloyd George, qui ne mâche pas les paroles, quand il est décidé à s'expliquer, ne vous l'a pas dissimulé. Il faut donner le plein du travail,

ne pas songer à son bien-être, et faire dans les mines le même travail que les boys font sur le front le fusil à la main.

Nous y sommes tous pour notre peau, dans cette bagarre. Et la première chose à faire, c'est ce qu'il faut pour en sortir. Quand nous serons hors de peine, nous causerons. Mais jusque-là, il ne s'agit pas de palabrer, de promener des écriteaux et de formuler des revendications. Il ne peut être question que de défendre l'Angleterre contre l'Allemagne. Et l'outil vaut le fusil. Voyez avec quelle rapide clairvoyance nos ouvriers Français ont compris la situation. Ils n'ont pas eu une minute d'hésitation. La Patrie, avant le socialisme. Parce que s'il n'y a plus de Patrie, il n'y a plus rien à chercher, ni a demander. Quand le buffet est vide, il n'est pas question de se disputer pour le partage des provisions.

Et, en un instant, tous nos socialistes, même les plus intransigeants sont devenus des Français pur sang, des nationalistes sans réserve. Voilà comme on se comporte quand on est de braves gens. Vous autres, mineurs du pays des Galles, votre grève si opportune, pour nos ennemis, vous a déjà valu le plus sanglant outrage qui pût vous être infligé. On a déclaré

que l'argent allemand n'était pas étranger à votre arrêt du travail. Nous ne voulons pas le croire. Nous préférons penser que vous n'avez pas compris la gravité des évènements qui bouleversent le monde, que d'être obligés d'admettre que vous avez pu vous laissez entraîner à un pareil crime. Arrêter le travail, c'est poignarder l'Angleterre dans le dos, c'est la livrer à la haine du Teuton. C'est trahir la France, qui a laissé détruire ses plus riches provinces, pousser au massacre ses meilleurs enfants pour défendre la liberté de l'Europe. C'est abandonner les héroïques et nobles Belges, qui ont préféré la ruine, la mort, le désastre à la honte de manquer à leurs engagements.

Nous sommes sûrs qu'à l'heure où ces lignes sont écrites, vous avez déjà fait un retour sur vous-mêmes et que vous avez accordé à votre pays la trêve qu'il vous demande. S'il en était autrement, nous attendons de l'énergie de votre gouvernement qu'il vous juge comme vous aurez mérité de l'être. Mais c'est impossible! La noble et fière Angleterre restera fidèle à elle-même. Le léopard anglais ne se laissera pas crever les yeux par l'aigle de Prusse.

*
* *

Messieurs les marchands de poisons variés, à qui le gouverneur de Paris a défendu la vente de l'alcool aux militaires, ne sont pas contents. Ils ont envoyé le Président de leur syndicat, et le syndicat lui-même au général Galliéni, pour lui porter leurs doléances. Pour tenter pareille démarche il fallait ne pas connaître ce qu'est le pacificateur de Madagascar, le grand administrateur, le parfait homme de guerre qui a si bien résumé son caractère dans sa première proclamation aux Parisiens : On m'a donné Paris à défendre, je le défendrai. Cette *imperatoria brevitas* en dit long sur le caractère d'un homme. Au moment où Paris était sans défense, presque sans troupes, puisque la 6e armée commandée par Maunoury était encore en formation à Amiens, le général Galliéni disait tranquillement : Je défendrai Paris. Et il a si bien tenu ses engagements que les Allemands ne sont même pas venus devant Paris. Ah ! certes, on peut dire qu'il l'a défendue la ville qu'on lui avait donnée à gouverner ! Von Kluck y a perdu son bâton de maréchal.

C'était donc une idée étrangement sau-

grenue, un tel homme ayant déclaré : je ne veux pas qu'on alcoolise mes soldats, d'aller lui demander des explications. Le Président, son syndicat, tous les marchands d'apéritifs se sont cassés le nez sur la porte. Et le gouverneur de Paris les a envoyés au Préfet de police, chargé d'exécuter ses ordres. Dans une circonstance semblable, on a raconté qu'un très important personnage promu, en temps de guerre, payeur général, avec rang de colonel, avait voulu forcer la porte du gouverneur et exigé qu'on lui passât sa carte. L'instant d'après l'huissier revenait, avec la carte, sur laquelle était écrite cette simple réponse : quinze jours d'arrêts de rigueur. — Fichtre ! Et c'est avec un pareil *dur à cuire* que les cafetiers avaient la prétention de causer des affaires de la limonade !

Allez trouver le Préfet de police, messieurs. C'est un excellent administrateur et un aimable homme, qui vous recevra d'une façon charmante et qui vous dira avec des mots venant du cœur : « Je ne puis rien ! Ah ! si cela dépendait de moi ! Mais le gouverneur est le maître absolu ! Il faut se résigner et renoncer à l'apéritif ! »

Que le général Galliéni soit grandement loué

pour l'énergie tranquille avec laquelle il vient de trancher cette abominable question de l'alcoolisme. Puisque, en province, l'administration a la faiblesse de reculer devant les menaces des fabricants d'alcool et de ceux qui détaillent le poison, puisque les Chambres n'ont pas le courage de voter le monopole de l'alcool, qui serait au point de vue hygiénique, patriotique et financier, une réforme tutélaire, il est bon que les chefs militaires imposent la continence et la sobriété. Qu'on donne du vin aux troupes. Qu'on leur donne même le petit verre d'eau-de-vie qui réchauffe dans la misère des tranchées. Mais que les assommoirs, grands ou petits, luxueux ou misérables, soient fermés pour les soldats. Encore une fois, bravo, pour le général Galliéni.

*
* *

Le caporal Victor-Emmanuel III, car le Roi d'Italie est caporal en France, vient d'envoyer le collier de l'Annonciade, à la fois au Président de la République, et au prince de Galles. Mon Dieu que l'état d'esprit d'un homme tel que M. Poincaré si intelligent, si simple et si

cultivé, doit donc être extraordinaire quand il se voit revêtu des insignes royaux! Car il n'y a pas à se le dissimuler l'Annonciade est un ordre qui ne se donne qu'aux souverains, comme la Toison d'or. Pour ceux qui ont approché de près le Président de la République et qui savent combien l'immense valeur de l'avocat était accompagnée de bonne grâce et de modestie, la destinée qui l'a placé au formidable poste de combat qu'il occupe est prodigieusement paradoxale. Il est brave, cela est incontestable. Il est persévérant, on en a eu la preuve, au moment de son élection. Il possède une intelligence lumineuse, un don d'assimilation remarquable, une grande puissance de travail. Avocat accablé d'affaires, occupé à la Chambre ou au Sénat, il trouvait moyen d'écrire lui-même sa correspondance. Comment faisait-il ? Les jours avaient-ils pour lui le double d'heures ? Et ses dossiers étaient bourrés de notes d'une petite écriture fine et nette, toutes de sa main. C'était un travail écrasant. Il y sufisait, et en souriant. Evidemment il possède un cerveau bien disposé, avec de nombreuses cases, en ordre parfait, où tous les matériaux sont soigneusement emmagasinés. Ces têtes-là sont celles des hommes de capacité

supérieure. Très accueillant, avec une pointe de réserve un peu sèche, mais fin et séduisant, il a toujours été un causeur exquis. Destiné par l'ascendant que ses hautes facultés lui assuraient sur les assemblées politiques, aux postes les plus importants, il avait paru évident qu'il deviendrait Président de la République. Mais peut-être aurait-on pu croire qu'il le deviendrait moins tôt. On aurait pu assigner à son ascension suprême, un délai supplémentaire de sept années. Il eût été désirable, pour lui, qu'il demeurât dans la vie ordinaire jusqu'à la soixantaine. Il a quitté le Palais au plus beau moment de sa carrière, lorsqu'il était l'avocat le plus éminent du barreau parisien. Il s'est éloigné du Sénat à l'heure où son expérience, son autorité, son éloquence auraient pu s'employer à résoudre les difficiles problèmes qui se posent devant le pays.

Il est vrai qu'il n'aurait pas eu à soutenir de ses mains loyales et fermes le drapeau de la France, à l'heure la plus grave qu'elle ait connue, peut-être, depuis qu'elle existe. Lourde responsabilité, grande tâche, superbe gloire! Il fait, au premier rang, son devoir, comme il l'a toujours fait, avec une conscience inébranlable et en y prodiguant toute son intelligence

et tout son cœur. Et pourtant, le sachant destiné à la magistrature suprême, on le voyait plus aisément dans le rôle d'un Marc-Aurèle, que dans celui d'un Constantin. Mais on prend ce que la destinée vous donne. Et ce doit être une grande satisfaction ayant été placé à un tel poste de combat, d'entendre dire : il en fut digne.

*
* *

Quelle aubaine! L'Allemagne à pris l'engagement de faire payer par l'Angleterre, à la Turquie, comme indemnité de guerre, cinq millards de francs. Oui! Vous avez bien lu : cinq millards! La Jeune-Turquie, tout entière, en bondit d'allégresse. Quel batchich à se partager! Car de verser la somme dans les coffres vides du Trésor, ou dans les caisses de la Dette publique il ne saurait être question. Enver-Pacha, à lui tout seul, se chargerait d'empocher la somme. Mais il y a tous les Talaat et autres Djavid, qu'il faudra rémunérer. Car tous sont à vendre, dans ce beau pays, et il est prodigieux que les Alliés n'aient pas encore réussi à acheter les canons qui défendent les Dar-

danelles y compris les artilleurs allemands qui les servent.

Peut-être ont-ils eu la naïveté de ne pas en faire la proposition. Car la voir repousser, si elle était faite, ce serait trop invraisemblable. En tout cas, l'avenir est assuré pour la bande. L'Angleterre versera cinq milliards entre les mains de l'Allemagne, pour être comptés aux Turcs, après la victoire. A la place des Turcs, je modérerais les élans de ma joie et je concevrais un peu de défiance. Y a-t-il un exemple que les Allemands aient jamais rendu ce qu'on leur avait donné ? Ce qui est bon à prendre est bon à garder. Et si les Alliés, vaincus, écrasés, sont obligés de payer cent milliards d'indemnité, de rançon de guerre, à l'Allemagne, comme celle-ci se plaît à l'annoncer, quelle apparence y a-t-il, que sur cette belle prébende le dur, avare et hypocrite Teuton va disposer d'une somme de cinq milliards pour rémunérer les Turcs ?

Pauvres Turcs, naïfs et braves, qui combattent contre leurs seuls amis dans le monde, les Français et les Anglais, pour faire le jeu des atroces Allemands qui méditent de les traiter comme des esclaves ; ils se repentiront amèrement un jour de leur crédulité.

Ils verront les victoires allemandes annoncées par le Bureau Wolff s'envoler en fumée. Sur les champs triomphaux où l'Allemagne devait anéantir tous ses ennemis, il ne restera que des cadavres, et des débris d'armes, au milieu de lacs de sang. Et les Alliés vainqueurs des noires légions germaines, dicteront leurs lois aux Dardanelles, comme sur le Rhin et sur la Sprée. Les destins sont fixés. L'Allemagne ne peut plus vaincre. Soit qu'elle soit écrasée dans les plaines de Pologne ou vaincue sur les côteaux de France, et sans doute les deux à la fois, elle est vouée à la défaite. Et l'argent qu'elle a promis à la pauvre Turquie, il faudra qu'elle avoue qu'elle ne peut pas le donner.

Et cependant, cinq milliards, qu'est-ce que sera cette misérable somme dans la « douloureuse » qu'il y aura à acquitter. Songe-t-on à ce qu'il faudra payer à la Belgique pour l'indemniser, bien misérablement, du dommage qu'elle a subi? Et les provinces du Nord et de l'Est de la France, où les Teutons ont tout détruit, pense-t-on à ce qu'exigera de dépenses le relèvement de leurs décombres? Dès à présent, l'Allemagne est ruinée pour cent ans, parce qu'elle a dépensé pour faire la guerre, et parce qu'il lui faudra dépenser pour réparer les

dégâts qu'elle a faits. Encore y en est-il qui sont irréparables. Car il faudrait du génie pour reconstituer les merveilles d'art que ces monstres ont systématiquement détruites. Et ce n'est pas avec de la méthode et de l'application industrielle qu'on crée des chefs-d'œuvre. Ce n'est donc pas avec rien que les Allemands pourront donner quelque chose aux Turcs. Et les Osmanlis, s'ils étaient prudents feraient mieux de nous rendre tout de suite Constantinople et les Détroits. Ce serait une économie.

*
* *

Les chasseurs sont en émoi, chassera-t-on cette année, après n'avoir déjà pas chassé l'année dernière? Avec un égoïsme un peu puéril les chasseurs qui sont retenus à l'armée, s'écrient : Il serait indécent que nos confrères en Saint-Hubert se donnent du bon temps, pendant que nous combattons dans les tranchées. C'est bien faible, comme raisonnement! Est-ce que pendant que deux millions de braves Français se battent comme des héros, couchant sur la dure, loin de leurs maisons, de leurs femmes, privés de toutes leurs aises, il ne reste pas vingt

autres millions de Français qui vivent tranquillement chez eux près de leurs femmes et même de celles des autres, qui mangent chaud, boivent frais, et ne savent qu'il y a la guerre, que parce que leurs plaisirs habituels sont suspendus. Et c'est à ces braves gens là que les poilus d'avant-garde auraient la prétention de défendre d'aller à la chasse, et de tirer la perdrix, pendant qu'eux tirent les Teutons? Enfantillage! Enfantillage! Va-t-on contrister un peu plus ces pauvres gens qui se lamentent déjà tant sur la durée de la guerre? Les empêcher de chasser? Et justement, c'est une année à lièvres!

Allons, il faut se faire une raison, si dur que cela paraisse, et se résigner à ne pas chasser. Quand l'étranger vient d'envahir la France, il faut danser à la voix du canon, dit le vieux pont-neuf révolutionnaire. La France est envahie, et c'est seulement contre l'ennemi que doit parler la poudre. On s'est plaint amèrement, pendant bien des années que le gibier disparaissait de nos champs. Voilà une occasion admirable de les repeupler. Evidemment, les grands propriétaires pour qui la chasse est non seulement une distraction, mais une fonction sociale, car c'est par les invitations qu'ils entretiennent leurs relations, vont trouver

qu'on leur rend la vie maussade. Mais qu'y faire? Il n'y a qu'à se résigner, comme les amateurs d'apéritifs à qui on a coupé leur absinthe. Les fabricants d'armes et les arquebusiers de Paris sont bien autrement à plaindre. Leur commerce, qui était excellent, est perdu. Ils n'est plus un fusil dans leurs magasins, et on ne trouve pas une cartouche à acheter chez eux. Ils continuent tout de même à payer leurs impôts, et leur patente. Les voilà les véritables victimes de l'interdiction de la chasse.

***

Les mineurs du Gallovay ont compris. Ils reprennent le travail. Allons camarades anglais, il faut se hâter un peu et finir cette guerre. Voilà un an que cela dure. C'est assez. Ne perdez pas de vue que nous avons l'ennemi chez nous, et que la Belgique entière est occupée. Il est temps d'activer le jeu. Comme au foot-ball, les avants jusqu'ici ont bien travaillé. Il faut que les arrières s'y mettent.

Dans tous les journaux, ce matin, se lit cette éphéméride *la Belgique célèbre le 85e anniversaire de son Indépendance*. Quelle sombre

ironie dans ce rappel des jours de triomphe et de joie. L'Indépendance de la Belgique qui râle sous la botte allemande avec son Roi dans les tranchées de l'Yser, sa douce et charmante Reine sur la route de l'exil, et son jeune prince héritier, non pas chef d'une armée qu'il fait massacrer avec une maladresse et un entêtement incoercibles, mais simple soldat, le sac au dos et le fusil sur l'épaule.

Ses plus belles cités sont en ruines, ses merveilles d'art sont détruites ou volées, ses populations sont réduites en servitude ou réfugiées à l'étranger. Ses Églises ont été souillées, ses prêtres massacrés, les petits enfants ont été mutilés pour qu'ils ne puissent jamais tenir ni un outil, ni une arme, dans l'avenir. Et un reître féroce du nom de Bissing, terrorise la population de Bruxelles, frappe des amendes, rançonne les habitants et fait jeter en prison les femmes les plus respectables de la ville. Une ligne de retranchement préparée d'Ostende à Aix-la-Chapelle, attend l'armée d'invasion quand elle battra en retraite. Elle passe par Namur, Liége, et jalonne le territoire pour de prochains massacres. Car les Teutons savent bien qu'il faudra partir, décamper des plaines du Nord et remonter battus, bousculés, houspillés, par ces

mêmes voies qu'ils parcouraient il y un an, sûrs du triomphe, en hurlant : *Nacht Paris* ! Mais en attendant le jour de sa délivrance, la Belgique envahie, opprimée, ruinée et sanglante en ce 85e anniversaire de son indépendance pleure sa liberté !

*
* *

Le Kaiser continue à discourir. Le *Wiener Allgemein Zeitung* rapporte le texte de quatre des derniers discours qu'il a prononcés. Faut-il les reproduire ? Vraiment ce serait faire trop d'honneur à ce rhéteur couronné. Il se répète par trop. C'est toujours le même refrain mystico-pleurnicheur, où il affirme la prédestination de l'Allemagne à l'organisation de l'Univers, et où il proteste contre la méchanceté des voisins envieux qui ont attaqué les paisibles Germains, pendant qu'ils se livraient, innocents, aux travaux de l'industrie et du commerce. Nous connaissons l'antienne. Nous savons de quelles amplifications le Lohengrin de Postdam enguirlande le thème de la puissance invicible de l'Allemagne. Tout cela est du réchauffé qui n'excite plus l'appétit même des voraces Ger-

mains. Mais sans donner le texte, assommant de ces oraisons Kaisériennes, nous en pouvons tirer des conclusions morales. Incontestablement le Haut Seigneur de la Guerre, parle trop. Il éprouve le besoin d'expliquer la situation à ses peuples, de les réconforter, de leur rendre la confiance dans son invincibilité garantie par la Providence. Car c'est un dogme : l'Allemagne ne peut pas être vaincue. Il parle, comme un peureux chante, en traversant une forêt, pour se donner du courage. Et l'Allemagne recueillie, écoute l'impérial prédicateur et se repaît de ses bourdes. Quel réveil.

Il est vraiment prodigieux qu'après un an de guerre, après les massacres qui ont mis en deuil toute l'Allemagne, après les récits cent fois affichés de victoires qui n'amènent aucun résultat, après la gêne dans les classes riches, la misère parmi les ouvriers, et l'appel de tous les hommes même hors d'âge, le peuple allemand continue à croire qu'il sortira victorieux de cette aventure. Il ne sent pas la diminution de ses forces, l'épuisement de son armée. La détresse de ses alliés, lui échappe. Il n'entend qu'une voix, celle du Kaiser qui lui atteste qu'il est victorieux, malgré la Marne, malgré l'Yser, malgré Ypres, et qu'il exterminera tous ses

ennemis. Ce serait extrêmement beau si c'était raisonné. Mais c'est stupéfiant parce que c'est hors de tout raisonnement.

Il y a là un phénomène d'autosuggestion très curieux. Le Pangermanisme a envahi à ce point le peuple allemand qu'il est hors d'état de concevoir autre chose que le triomphe de l'Allemagne. Il suffit donc de développer ce thème pour être sûr d'être écouté avec ferveur. Et le Kaiser ne cherche pas autre chose à dire à ses Allemands. Tant que la guerre se fera en Pologne, en Belgique et en France le mirage restera intact, Guillaume pourra répéter qu'il est victorieux puisque l'Allemagne est à l'abri de l'ennemi. Mais le jour où il faudra s'en aller et évacuer la France et la Belgique, et il sait bien que ce jour viendra, quel discours tenir à ses Teutons, qui puisse les maintenir et les rassurer?

Voilà à quoi, pendant ses nuits d'insomnie doit penser le Kaiser. Pendant le jour, il va, il parle, il s'agite, il est entouré. Mais la nuit, quand il se trouve seul, dans le noir de sa chambre, en face de lui-même et qu'il pense, quelles réflexions effrayantes doivent le poursuivre! C'est le mythe ancien des Furies acharnées contre Oreste. Les millions d'hommes tués

défilent en sinistres cortèges, couverts de sang, et les larmes de toutes les veuves, de tous les orphelins et de toutes les mères se confondent en un torrent qui ne suffit pas à laver les traces du crime commis contre l'humanité.

*
*

Mme Carton de Wiart, cette noble femme, que les argousins du Kaiser ont enfermée en prison pour la punir d'avoir fait passer des lettres aux Belges qui se sont expatriés, n'a pas voulu demander grâce à l'Empereur. Elle a donc été maintenue sous les verroux. Je voudrais avoir l'opinion de François 1er ou même de Charles Quint, qui cependant ne se piquait pas d'une générosité raffinée, sur le caractère de l'Impérial bourreau qui préside aux destins de l'Allemagne. Avec quel dédain extraordinaire ils devraient juger leur collègue. Le vainqueur de Marignan toisant du haut de sa grande taille le courtaud Kaiser bedonnant et estropié aurait dit certainement : Ce n'est pas un chevalier ! Et sa devise n'est pas : Honneur aux dames.

Oh ! non. Il n'est pas un chevalier, quoiqu'il

se plaise à en porter le costume théâtral. Ce n'est pas le casque et le cimier qui font le gentilhomme. Et qui ne respecte pas la vertu, le courage et la fierté, dans une femme, n'est qu'un déplorable manant, fut-il blasonné, depuis le talon jusqu'aux sourcils. Décidément ces Hohenzollern sont de petite race. Et Louis XIV qui s'y connaissait, avait bien raison de n'avoir jamais voulu appeler le Roi de Prusse, que M. le Margrave de Brandebourg. Guillaume II est mesquin en tout, il est toc, comme son art allemand. C'est un Empereur de Bazar, *made in Germany.*

Quant à Mme Carton de Wiart, c'est avec le bourgmestre Max une des grandes figures de cette sinistre époque. Sur le fond du tableau de carnage et d'incendie qu'offre la Belgique torturée, cette femme et cet homme incarnent la résistance flamande à la tyrannie teutonne. L'histoire est là pour nous enseigner que la domination espagnole, si longue, si lourde et si féroce, n'eut pas raison de l'intrépide entêtement de ces brasseurs et de ces tisserands à conserver leur indépendance. Ils bravèrent Albe et Requesens, luttèrent contre les vieilles bandes qui étaient alors la meilleure infanterie de l'Europe. Egmont et Horn moururent sur

l'échafaud. Mais la liberté des Flandres survécut. Et Guillaume le taciturne, toujours battu, eut malgré tout raison de ses puissants adversaires. A un peuple opprimé, il faut, pour soutenir son courage, des symboles de sa résistance. L'Allemagne a eu la sottise de les créer elle-même, par la persécution. Et quand les Belges foulés par la botte allemande sont tentés de se plaindre et de gémir, ils pensent à la femme du ministre, qui est en prison avec les voleuses, et au bourguemestre qui est en cellule, comme un assassin, l'une pour avoir eu pitié des angoisses de ses compatriotes, l'autre pour avoir défendu leurs libertés.

*
* *

Un an s'est écoulé depuis que le maniaque impérial a déchaîné la guerre sur l'Europe. Il est temps pour chacun de faire son examen de conscience. Le sien ne doit être ni long ni difficile. Il est d'une simplicité navrante. Il avait rêvé d'asservir le monde et d'organiser l'Europe sur le modèle et d'après les principes de la plus pure doctrine allemande. Il n'est pas plus avancé aujourd'hui qu'au premier jour. Il

a fait tuer deux millions de Teutons. Il en a fait estropier autant. Et il a devant lui des adversaires plus fermes, plus courageux, et plus résolus que jamais à avoir le dernier mot dans cette querelle d'Allemand. Il a écrit, dernièrement, à sa sœur, la Reine de Grèce, pour la remercier d'avoir paralysé l'action hellénique en lui déclarant qu'il avait mis les Russes hors de cause, pour six mois, et qu'il allait frapper sur le front Anglo-Français, un coup qui ferait trembler toute l'Europe.

D'abord, il n'a pas mis les Russes hors de cause. Ceux-ci se défendent avec autant de vaillance que de tenacité, et nous attendons toujours le coup qui doit frapper sur nos alliés et sur nous. Qu'il vienne encore une fois, dans nos plaines, ce matamore, pour livrer une bataille, la perdre et assister, comme cela lui est déjà arrivé quatre fois, impuissant et furieux à la déroute de ses armées. Nous l'attendons, lui et son coup qui fera trembler l'Europe. Nous verrons pour qui elle tremblera, et ce que deviendront dans la bagarre, les duplicités bulgares, les perfidies grecques, et les aides surnoises de tant de neutres habiles à ménager la chèvre des Alliés et à faire manger le chou aux Allemands.

En attendant qu'il fasse retentir l'Europe de ses exploits annoncés, le Kaiser s'est toujours offert la petite satisfaction de manquer à la parole qu'il avait donnée au Pape, de faire relâcher Mme Carton de Wiart. Pour obtenir la clémence impériale il aurait fallu que la noble femme consentit à s'humilier et à demander grâce. Elle s'y est fièrement refusée. Et le maître de Postdam, a manqué à sa parole, comme n'importe quel maquignon à la foire de Leipzig. Ah! C'est un gentilhomme! Il n'y a pas à dire! Et cette fois, si Benoît XV n'est pas fixé sur la qualité morale de celui que son entourage de cardinaux germanophiles lui a si passionnément recommandé, c'est qu'il sera plus aveugle que Tobie avant que l'ange lui frottât les yeux avec le fiel du poisson.

La guerre dure depuis un an, et si d'ici à trois mois des résultats décisifs ne sont pas obtenus soit par les Empires du centre, soit par les Alliés, il faudra recommencer une campagne d'hiver. Nous y sommes prêts. L'Allemagne peut-elle en dire autant? Je ne le crois pas. Tout ce qu'elle a pu tenter contre le front oriental et contre le front occidental a échoué. Elle ne fera pas mieux que ce qu'elle a fait. Et nous, nos moyens en matériel et en hommes se

sont accrus dans d'énormes proportions. Le blocus de l'Angleterre par les sous-marins a échoué complètement. Jamais la navigation commerciale n'a été plus active, et les pertes subies, par suite de torpillages, ou de bombardements, ont été minimes. Tout a donc manqué de ce qu'avaient préparé nos ennemis. Action militaire extrêmement meurtrière, sans résultats. Constatation successive de la nullité de tous les chefs d'armée, y compris le fameux Hindenburg, qui est déjà descendu du piédestal qu'on lui avait un peu rapidement élevé, et le terrible Mackensen, enfonceur de portes ouvertes, qui devient inerte dès qu'il rencontre un sérieux obstacle. Moltke est dans une maison de fous, et si l'on rendait justice au Kaiser on l'enverrait y rejoindre son ex-chef d'Etat-major. Le Kronprinz a des attaques d'épilepsie militaire, pendant lesquelles il fait écharper ses troupes, et s'en console avec de bonnes bouteilles de vin de champagne, ou le sac de quelque riche château. Von Kluck, qui devait avaler Paris « comme une groseille », a reçu à la bataille de l'Ourcq une telle tape sur le nez, qu'il n'en est pas encore revenu. Le vieux Zeppelin a enregistré de bien maigres résultats, pour de si rudes efforts et de si grosses dépenses. L'usage des

gaz asphyxiants a achevé de dégrader une armée qui avait commencé à se deshonorer par le vol, l'incendie, le viol et le massacre.

De tout le prestige de ce formidable Empire allemand, de sa terrible armée et de sa magnifique flotte, si bien mise à l'abri, il ne reste rien. Les pauvres petits Français, et la méprisable armée anglaise, tiennent en échec le splendide outil de guerre forgé pendant quarante ans et démoli en un seul jour. Les finances allemandes sont ruinées, l'industrie est ruinée, le commerce est ruiné. Il n'y a que le Kaiser qui ait gagné de l'argent, dans le sang de ses soldats, parce qu'il est le commanditaire de la maison Krupp. Joli bilan a établir, au bout d'une année de guerre, et au seuil d'une seconde année, peut-être, d'efforts, de pertes et de souffrances.

Après tant de jactance, de proclamations, de bulletins et de discours annonçant le triomphe de l'Allemagne, c'est un résultat encourageant. Le Kaiser, avec la même absence de jugement qu'ont dénotée toutes ses entreprises, s'imagine qu'il va intimider les Alliés, avec ses bluffs et ses rodomontades. Il se trompe. Il s'est engagé dans une entreprise dont on ne peut sortir que mort ou victorieux.

mais qu'on n'abandonne pas à moitié route. Il faut aller jusqu'au bout. Les gens de France, d'Angleterre, de Russie et d'Italie, y sont prêts. C'est dire qu'ils sont absolument sûrs de la victoire. Il n'est pas d'épreuves, si cruelles qu'elles soient, qui leur paraissent inacceptables, après tous les sacrifices qu'ils ont fait.

Rien ne les empêchera d'aller jusqu'au dénouement du terrible drame. En dépit de ses mensonges, c'est Guillaume qui a engagé l'action. Il s'agit de montrer, à présent, s'il aura l'estomac d'aller aussi loin qu'il faudra pour se tirer d'affaire. Je ne dis pas : être victorieux. Car, à l'heure actuelle, il ne peut plus l'être. Se tirer d'affaire seulement, c'est tout ce qu'il demande, et tout ce qu'il cherche par divers moyens. Mais il n'obtiendra aucun résultat. Sa diplomatie est nulle, et la rapacité incroyable des Balkaniques, même, ne suffira pas à lui donner des avantages. Son Destin est fixé. Ce n'est plus qu'une affaire de temps. Et nous aurons la patience, le courage et la prodigalité qu'il faudra pour réussir.

*
* *

Les Œuvres innombrables, qui s'emploient à secourir les blessés, les familles nécessiteuses, les évacués de leurs pays occupés et détruits, les veuves et les orphelins, ont fait des merveilles. Elles ne cessent pas de tendre la main, avec une activité inlassable, et la fraternité, la solidarité françaises ne cessent pas de donner largement. On voudrait être sûr que les sommes encaissées et qui sont très importantes sont bien réparties et scrupuleusement versées. J'entends à chaque instant murmurer autour de moi : on donnerait encore plus, si on savait où va l'argent. Il faut bien l'avouer, le public donne, mais avec défiance, et cela est injuste. Il est à la tête de tant de ces œuvres, des gérants d'une probité égalée seulement par leur zèle. Mais les garanties offertes aux donateurs ne sauraient être trop grandes, dans l'intérêt des œuvres mêmes. J'en sais qui ont été fondées, par des hommes d'un talent remarquable, qui sont en même temps des administrateurs de haute capacité, tels que Frédéric Masson. Ce grand écrivain, retors comme un procureur, est un de ces administrateurs à qui on ne fait pas voir

le tour. Terrible gardien, pour une caisse où sont les fonds destinés aux veuves et aux orphelins. On peut lui confier des millions. Il en fera un bon usage, pratique, sage et tendre. Car, avec sa grosse voix, ses épaisses moustaches et son air de grognard, c'est le plus délicat et le plus sensible des hommes. Les services qu'il aura rendus à notre pays pendant cette guerre vaudraient une médaille spéciale. Mais il n'est pour de telles besognes si noblement accomplies, qu'une seule récompense valable : c'est la prière reconnaissante des pauvres sauvés de la détresse, et des malheureux soulagés dans leur infortune. Et le long et doux murmure de la gratitude humaine qui monte autour de lui, est le seul prix que veuille recevoir l'homme généreux qui s'est voué si noblement à la défense des faibles et des abandonnés.

*
* *

Dans son article de l'*Écho de Paris*, Maurice Barrès, s'occupe des commissions de contrôle qui ont émis la prétention folle, par l'organe de M. Doisy, socialiste unifié, de se faire donner

des pouvoirs permanents et absolus pour surveiller les administrations civiles et militaires. Et Barrès dit : Nous avons un grand chef à l'avant, il nous en manque un à l'arrière, il nous faudrait un Gambetta. Gambetta, délégué à la guerre, envoyé en province par le gouvernement de Paris, en compagnie de l'amiral Fourichon et de M. Glais-Bizoin, pour organiser la défense, avait des *pouvoirs dictatoriaux*. Il n'avait à compter qu'avec lui-même.

Et c'est pour cela qu'en quelques semaines il put lever deux grandes armées, celle d'Aurelle de Paladines, et celle de Faidherbe, les équiper, les armer, et les pourvoir d'une artillerie toute neuve, pour l'excellente raison que toute l'ancienne avait été prise à Metz et à Sedan.

Peut-être même, s'il n'avait pas eu à compter avec l'Assemblée de Bordeaux, et avait pu continuer la lutte, aurait-il fini par harasser la Prusse, et arracher des conditions de paix meilleures. Quand on traita, la Prusse était à bout. Deux mois de plus, et peut-être tout changeait. Mais il ne fallait pas livrer le sort de l'armée de l'Est à un Jules Favre affolé et sanglottant, qui oubliait de comprendre dans l'armistice les cent-cinquante-mille hommes de

Bourbaki. Il fallait suivre bravement le « fou furieux » qui voulait tirer dans la figure du Prussien les derniers sous de la France en guise de mitraille.

Si nous avions un Gambetta, aujourd'hui, il serait incapable de faire quoique ce soit. Et du reste rien ne prouve que nous n'en ayions pas un et que ce ne soit pas M. Charles Humbert, M. Henry Bérenger, ou M. Albert Thomas. Mais soyez tranquilles, ils ne pourront prendre aucune initiative. Les uns feront des articles, des rapports très remarquables, l'autre fera sa besogne de secretaire d'État avec zèle.

*
* *

Les délégués des commissions de contrôle, ceux qui sont appelés à jouer le rôle des représentants aux armées, comme sous la Révolution, ne causeront pas d'embarras aux chefs militaires, si ceux-ci le veulent bien. Pendant les émeutes de Paris en 1832, M. Thiers, qui était ministre, éprouva le besoin de donner quelques conseils aux chefs de corps qui luttaient contre l'émeute. Il s'en fut trouver le général Bugeaud qui attaquait une barricade, et commença de

lui faire un cours de tactique. Sans répondre, Bugeaud prit le chemin de ses avant-postes, et suivi du ministre toujours discourant, se promena sous une grêle de balles. M. Thiers était brave. Mais les hommes tombaient autour de lui de façon impressionnante. Il dit à Bugeaud : Général, qu'est-ce que nous faisons là ? — Mais, Monsieur le ministre, la guerre. Thiers se le tint pour dit, et ne revint pas. Nos chefs n'ont qu'à suivre l'exemple de Bugeaud et à promener les délégués sous les marmites et parmi les grenades. Ces stratèges de couloirs comprendront qu'il faut que chacun fasse son métier et que ce ne sont pas les bavards qui gagnent les batailles.

*
* *

Il est probable que Varsovie est évacuée. Le Kaiser va faire annoncer à tout l'Univers qu'il a pris la capitale de la Pologne. Il y entrera, voilà tout. C'est une grande satisfaction pour lui. La première de la campagne. La dernière sans doute. De deux chose l'une : il va poursuivre l'armée russe, et attaquer la ligne Kowno-Brest-Litowsk. Et alors il y trouvera

le pendant des batailles sur l'Yser, et l'usure de son armée, ou bien il va se cantonner en Pologne, creuser des trous, les entourer de fils de fer et opposer aux Russes, la même barrière qu'il a dressée dans le Nord et l'Est de la France. Sur le front occidental, pour un prolongement de six-cents kilomètres, il y a douze-cent-mille hommes, à raison de deux par mètre, et c'est le strict nécessaire.

Sur le front oriental, pour un développement de mille kilomètres, au moins, que faudra-t-il? La totalité de l'armée d'opération, ou à bien peu de chose près. Alors, avec quoi se fera la grande offensive sur le front occidental, que le Kronprinz nous annonçait dernièrement? Y a-t-il encore des réserves, en Allemagne? L'épuisement se trahit, dans tous les actes de la machine allemande. Le coup qu'elle a essayé de porter aux Russes, pendant le dernier mois de combats en Pologne, était un effort suprême. Il n'a pas réussi. L'armée n'a pas été entamée. Elle manque de matériel et de munitions et ne peut livrer bataille. Elle se résoud donc à la défensive, et se retire sur des positions, dès longtemps préparées. Il n'y a là ni défaite, ni amoindrissement de la force tactique de nos alliés. Ils attendent d'être réarmés, réapprovi-

sionnés, et prêts pour une offensive nouvelle. C'est du temps perdu. Ce n'est que du temps perdu.

Si les Dardanelles étaient forcés, la situation de la Russie, et la nôtre, changerait du tout au tout.

Pendant ce temps-là, les Allemands remuaient ciel et terre, pour contenir la Roumanie, endormir la Grèce, et obtenir, à coups de promesses que la Bulgarie restât neutre et laissât passer toute la contrebande de guerre dont les Turcs ont besoin. Que ne laisse-t-on libre M. Delcassé? Je suis convaincu que la négociation ne traînerait pas en longueur, et que le Kaiser, une fois de plus, aurait de nos crocs, dans les mollets. M. Delcassé possède une qualité qui vaut à elle seule toutes les autres pour un homme de gouvernement : il a de la chance. Napoléon recherchait particulièrement ces gens-là. Quand on lui recommandait quelqu'un, sa première question était: A-t-il de la chance? Il savait que les plus beaux dons sont annihilés par cet impondérable que nous appelons la déveine. Eh bien! M. Delcassé a de la chance. Et comme à cette bonne fortune il joint la ténacité et la clairvoyance, c'est un diplomate de tout premier ordre. Il ne serait pas long à débrouiller l'éche-

veau bulgare si les Russes ne se l'étaient pas réservé. Et ils ont tant d'ouvrage sur les bras, qu'il n'est pas surprenant qu'ils n'aient pas encore pu trouver le bon bout du fil.

Il est évident que si la Bulgarie, en ce moment, marchait sur Tchataldja, nous tiendrions dans quinze jours Constantinople sous le feu de nos canons. Et Constantinople pris, ce serait la mer Noire libre, et la Russie débloquée. Résultat décisif, qu'il faudrait obtenir par tous les moyens. Et, malheureusement, il apparaît que les seuls moyens militaires sont employés, et ils seront forcément très lents et, par suite, peu fertiles en résultats. En attendant, les Russes se replient sur la ligne du Niémen et du Bug, avec les points d'appui Kowno-Brest-Litosk.

C'est la ligne d'opérations préparée, de longue date, en cas d'invasion germanique, et, par conséquent, la base la plus solide que nos alliés puissent souhaiter pour combattre l'offensive allemande. Si, dans ces positions, libres de leurs mouvements, organisés et renforcés, ils sont suffisamment approvisionnés de munitions, ils réservent aux Allemands un accueil dont ceux-ci ne se relèveront pas. Ils paraissent, dès à présent, très affaiblis. La marche violente de

Hindenburg est très ralentie. Et le furieux Mackensen, lui-même, a dû attendre ses canons pour poursuivre son offensive. Voici l'armée allemande aux prises avec les difficultés de marche que connût Napoléon en 1812, et qui diminuèrent son armée des trois quarts, avant qu'elle fût parvenue à Borodino, ou la Moskowa, suivant que nous donnerons à la bataille son nom russe où son nom français.

L'armée Napoléonienne ne comptait plus que quatre vingt-dix-mille hommes, le matin du jour, où Poniatowski et le prince Eugène, par la droite et par la gauche engagèrent l'action. Que sera l'armée allemande quand, après douze ou quinze jours de combats, dans des plaines de sable où les pièces lourdes exigent vingt chevaux pour avancer, et dans des marais où les ravitaillements s'enlisent et se perdent, elle arrivera sur le Bug et le Niémen? Là, elle se trouvera devant deux larges fleuves avec un étroit couloir, entre eux, défendu par la forteresse d'Ossowietz. Il faudra forcer le passage. Et ce ne sera pas une petite affaire, devant les armées du grand duc Nicolas, bien placées, et formidablement retranchées. L'audacieux télégramme du Kaiser à sa sœur Sophie reine de Grèce : « J'ai anéanti les Russes, pour six mois » recevra

un éclatant démenti. Les Russes ne seront pas anéantis, et *Tino*, petit nom d'amitié du Basileus d'Athènes, pourra s'entretenir avec M. Venizelos, plus puissant que jamais, du moyen de réparer ses erreurs politiques.

La bataille de Pologne que le Kaiser, audacieusement, annonçait au monde comme terminée, est loin d'avoir donné ses résultats derniers. Varsovie fut-elle évacuée et elle ne l'est pas encore, la situation des Russes reste entière. Les Allemands ont livré des combats furieux, en vain. Ils ont gagné du terrain, en perdant énormément de monde. Et le terrain ne compte pas pour les Russes. Tant que l'armée du Grand Duc se défend, il n'y a rien de fait. Et l'armée se défend, elle attaque même. Donc aucune décision sur le front oriental, et nul moyen d'envoyer des renforts sur le front occidental, pour y chercher un avantage qui se dérobe à mesure que le Kaiser le cherche avec plus de hâte fiévreuse.

Et la campagne qui se prolonge, et l'automne qui vient, et le peuple allemand qui ne veut pas d'une campagne d'hiver, qui commence à s'agiter, à comprendre. Il faut se dépêcher, frapper, partout et fort, au risque de perdre le souffle, de perdre pied, et de se détruire soi-

même. Voilà où en sont nos ennemis. Cependant nous avons profité du temps, pour nous renforcer, nous armer, nous approvisionner, et nous préparer à livrer les batailles qui assureront notre victoire finale. Et que ce soit avec l'aide des neutres, ou sans leur aide, à l'heure présente, le résultat est acquis. Les empires du centre seront écrasés, et la Civilisation l'emportera sur la Barbarie.

*
* *

Nous venons d'entrer dans la seconde année de la guerre Qui aurait pu le penser? Et les Allemands moins que quiconque! Ils étaient partis, dans un élan vertigineux, pour tout pulvériser, avec soixante-dix corps d'armée constitués, alors que nous n'en avions que vingt sur le pied de guerre, plus la « méprisable petite armée anglaise » comme disait le Kaiser, ce qui représentait à peu près le tiers des forces qui roulaient comme un torrent à travers la Belgique. Un an s'est écoulé, plus rempli de faits héroïques que la moitié d'un siècle, et nous avons le droit de compter nos défaites et nos victoires.

Nous avons été battus à Charleroi et à Mohrange, en Belgique, et en Alsace. Nous avons été vainqueurs à la Marne, aux Quatre Rivières, à l'Yser et à Ypres. A partir du jour où nous avons pris le dessus, les Allemands n'ont obtenu contre nous que des avantages passagers et sans conséquences, comme à l'affaire de Crouy, où la crue de l'Aisne nous a valu un revers que l'ennemi a exploité comme une victoire éclatante. Nous ne mettrons même pas en regard de cet accident, des succès comme Notre-Dame-de-Lorette, les Éparges, Carrency, l'Hartmannwillerskop, Metzeral, Ablain et le Labyrinthe. Ces combats heureux et productifs sont hebdomadaires. C'est la menue monnaie de la guerre de positions. Nous sommes retranchés, depuis dix mois, renforçant nos positions, constituant un matériel formidable, remplissant nos arsenaux de projectiles pour le moment où il faudra écraser les Allemands sous un déluge de mitraille. Nos soldats s'endurcissent dans le métier, nos recrues s'exercent, et nos pessimistes font un sang noir plus abondant que celui qui coule à flots, cependant, sur les champs de bataille. Mais la population saine, vaillante et fière de ce noble pays montre une

endurance, un patriotisme et un sens des nécessités de la guerre, qui l'égale en héroïsme à notre splendide armée.

La France, en ces heures tragiques, est digne de son glorieux passé. Elle est aussi belle et aussi grande que la Grèce aux heures de Marathon et de Salamines, quand le flot asiatique se répandait sur les rivages et sur les mers, pour faire porter le joug de l'esclavage barbare, au peuple le plus brillamment cultivé et le plus épris de la liberté. L'heure que nous traversons, avec une si magnifique attitude, comptera dans l'histoire du monde, comme une des plus grandioses qu'ait connues l'humanité. Les siècles apprendront que la France, sans désir de lucre, sans ambition de conquête, pour la défense unique de l'honneur national et du droit Européen, a affronté la violence d'un peuple de pillards et de brigands dressés au massacre et à la rapine, et qu'elle a triomphé de cette horde fétide, lubrique et féroce, par l'unique ascendant de sa force morale et de sa vertu militaire.

Opposant sa loyale sincérité, aux dégoûtants mensonges de l'Allemagne affolée, la France n'a jamais caché au monde attentif et tremblant, ses fautes, ses erreurs, qu'elle réparait à

mesure qu'elle en sentait le dommage. Elle s'est acquise, ainsi, le respect de tous les neutres, même les plus hostiles, et l'admiration de tous les esprits impartiaux. De l'épreuve subie, si terrible et si angoissante, elle sortira fortifiée, rassérénée et ennoblie. Ce sera un honneur d'être son amie, un avantage d'être son alliée, et une sécurité de conscience d'être d'accord avec elle. Car sanctifiée par la souffrance et grandie par l'héroïsme, elle incarnera la plus haute personne morale qui existera sous le ciel.

Quant à l'Allemagne et à l'Autriche, pantelantes dans leurs suprêmes efforts de brigandage et de massacre, leurs derniers jours sont comptés, et leur écrasement est aussi inévitable qu'est certaine leur dégradation.

*
* *

Il arrive cette chose vraiment paradoxale que ce sont nos vieux canons de siège, relégués dans les arsenaux et dédaignés au profit de l'artillerie nouvelle, que l'on va rechercher et qui servent à combattre les formidables engins des Allemands. Nous avions des richesses

que nous ne savions plus apprécier. On s'est avisé de reprendre les anciennes pièces de siège, qui armaient nos places de guerre, et qui pour ne pas tirer vite, tiraient sûrement, et de les mettre en batterie sur nos ouvrages. On les traîne, sur les routes, avec des tracteurs automobiles, et on les met en position par des moyens très simples et très rapides. Elles font de la terrible besogne. C'est de l'artillerie, qui tire des obus, hauts comme des enfants, et qui portent à de très longues distances. Ils font la pige à nos 105 et à nos 150.

Et cela est fort bien d'utiliser ainsi ce que l'on possède. Cela n'empêche pas le Creusot de livrer des pièces, qui coûtent un million, et qui sont le dernier cri dans l'art de détruire les choses et les gens. Ainsi Krupp et Skoda n'en ont pas le monopole. Quand le moment sera venu de livrer aux Allemands la bataille qui nous délivrera de leur immonde présence, de leurs haillons, de leurs déjections et de leurs poux, c'est avec ces artilleries diverses et également efficaces que nous écraserons leurs retranchements. Nous leur ferons la gentillesse de les arroser de mitraille, sur un point déterminé avec deux ou trois mille pièces de canon, tirant en même temps, comme

ils le font aux Russes, en ce moment, sur la Narew et la Vistule. Nous sommes à égalité avec eux, maintenant, sous le rapport de l'artillerie.

Nous allons leur être supérieurs, quand aux munitions. Il n'y aura plus qu'à attendre le grand moment. Il ne saurait tarder beaucoup, sous peine de ne plus arriver cette année. Car voilà l'automne qui s'avance à grands pas. La plaine polonaise va devenir un vaste marécage, et comment les armées allemandes éloignées de leurs communications feront-elles pour se mouvoir? Les Russes ont calculé tout cela. Quant à nous, malgré les impatients qui voudraient « qu'on fit quelques chose » ce qui est le sûr moyen de faire une sottise, nous attendrons dans nos lignes l'attaque teutonne. On nous a promis Hindenburg et peut-être Mackensen, pour remplacer tous les stratèges défraîchis qui ont échoué dans leurs attaques réitérées contre notre front. Le Kronprinz, lui-même, avec sa casquette de travers de gamin gouaillard, n'a pas relevé sous Verdun le prestige du militarisme prussien. Il est temps qu'on nous envoie un gaillard. Il doit y en avoir de fameux, en Pologne, si l'on en juge par la distribution de bâtons de maréchaux, qui s'est faite, dans les États-majors des armées Impériales. C'est

un de ces grands vainqueurs-là, qu'on nous a promis et que nous attendons, en même temps que le coup annoncé de l'épée « destructive » du Kaiser (compliments à Tino)..

Nous sommes tout prêts. Mais il ne semble pas que la bataille de Varsovie rende aux grands chefs le loisir de déplacer des troupes. Peut-être, s'ils continuent à être aussi vainqueurs qu'ils le sont, depuis quinze jours, va-t-il falloir envoyer des renforts de Belgique sur le front oriental. Tout cela sent l'épuisement, l'essoufflement, qui précède le *knock-out*. Le moindre *uppercut*, à présent, et, comme sous le poing d'un Carpentier, svelte et léger, le géant germain, éreinté, s'écroulera sur l'arène. Voilà le spectacle auquel nous allons assister prochainement. Et une fois par terre, on pourra compter jusqu'à dix et même jusqu'à cent, le monstre abattu ne se relèvera pas. Alors, avec dégoût, nous le pousserons du pied hors de chez nous.

*
* *

Nous n'entendons plus beaucoup parler des 93 intellectuels, qui au début de cette guerre monstrueuse, avaient écrit et signé un si beau manifeste. Ils ont dû réfléchir, depuis,

pour peu qu'ils soient capables d'appliquer leur pensée à un autre sujet que leurs rêves de domination, et il est probable que leur « Il n'est pas vrai que... » leur a paru tout de même un peu audacieux, même pour des Pangermanistes. Un, dont nous aimerions aussi connaître la pensée, c'est le Bernhardi. Il y a, dans ses livres consacrés à la préparation du massacre, du pillage et de l'incendie, quelques aphorismes qui doivent lui paraître un peu risqués. Quand on a le malheur d'écrire des ouvrages qui sont des défis portés au droit et à la civilisation, il faut que la réalisation suive ponctuellement la doctrine. Mais prêcher l'asservissement universel, le cambriolage armé, et la barbarie méthodique, pour aboutir à la plus formidable râclée que conquérant ait jamais reçue de ceux qu'il prétendait asservir, cela est la plus avilissante punition qui puisse être subie. C'est celle que reçoit le Bernhardi et je pense qu'il ne doit pas être fier. Un Français en mourrait de honte. Mais un Teuton a la conscience moins sensible. Le Bernhardi supportera son échec comme ses compatriotes supportent les coups de trique : avec un obséquieux sourire. L'Allemand n'est fier que quand il est le plus fort, ce qui est la caractéristique même de la lâcheté.

*
* *

La commémoration de la déclaration de guerre adressée par l'Allemagne à la France, a eu lieu solennellement à la Chambre et au Sénat. La même cérémonie avait lieu à Londres et à Pétrograd. Et chacun des États confédérés, répétait à la face de l'Univers l'engagement pris de ne cesser la guerre qu'après l'écrasement du militarisme prussien. L'occasion s'offrait de pompeux manifestes et de retentissants discours. Nos hommes d'État n'y ont pas manqué. Deschanel a tracé du rôle joué par le Parlement, dans ces angoissantes conjonctures, un tableau si brillant que ses électeurs ravis l'ont acclamé frénétiquement. Il a eu un mot très heureux en disant que la vaillance française avait contraint l'Allemagne à se cacher sous terre. Il a eu beaucoup de talent, comme à son habitude. Antonin Dubost a été... Antonin Dubost. Quand au Président de la République son manifeste est une pièce oratoire d'une très belle venue. Ce qu'il a été dépensé d'éloquence officielle, depuis l'ouverture des hostilités, est vraiment à l'honneur d'un peuple aussi littéraire que le peuple français.

Il n'est, peut-être, que les Grecs — ceux d'autrefois — qui auraient pu allier tant de magnifiques exploits à tant de somptueuses paroles. Si nos arsenaux avaient été aussi bien garnis que la cervelle de nos hommes d'État, il y a longtemps que la guerre serait terminée. Il faudra, après la crise militaire, nous occuper de réfréner l'abondance oratoire. On parle trop, chez nous. C'est le Midi, pays de loquacité exagérée, qui nous a donné ces fâcheuses habitudes. Il sera nécessaire de revenir au silence grave des gens du Nord. Il n'est pas tolérable que tous les citoyens français, s'abandonnent, ainsi qu'ils ont pris l'habitude de le faire, en d'interminables palabres, sur tout, et à propos de tout.

La France est devenue un pays de bavards, où chaque question se discute à perte d'haleine. Rendons, chez nous, à l'action la primauté. Cessons d'être des Athéniens pour devenir des Spartiates. Les gens de Laconie avaient du bon. Ils ont laissé leur nom à une forme de discours que nous devons adopter, dans notre intérêt : la forme laconique.

*
* *

J'ai reçu une brochure fort curieuse de M. Lhomme, consacrée à l'organisation de l'Europe, après la guerre. Il va de soi que des remaniements profonds bouleverseront le champ des nations. L'Allemagne et l'Autriche ne pourront pas rester dans leur intégralité, qui serait à brève date une menace nouvelle pour la paix du monde. M. Lhomme après de très ingénieuses et très savantes considérations, ethniques, géographiques et politiques sur les races diverses qui sont englobées dans les agglomérations allemande et autrichienne en vient à un essai de division et de regroupement, destinés à offrir des garanties de tranquillité pour l'Europe. La tâche est ardue. L'auteur aboutit toujours, qu'il constitue des royaumes, des principautés ou des cercles à une confédération qui, par le moyen des alliances entre peuples, rattacherait promptement en un tout très menaçant, les fragments arbitrairement créés.

Supposez une Suisse composée de cantons comptant sept à huit millions d'habitants, et cons-

tituant un Etat fédéral de soixante ou quatre-vingt millions de têtes. Ne serait-ce pas aussi dangereux que l'Allemagne, telle qu'elle se poursuit et se comporte actuellement? Il est fort bien de dire : Nous briserons l'Allemagne. Mais il est évident que les morceaux se recolleront, si on les livre à eux-mêmes. Et d'autre part, il est impossible de diviser l'Allemagne et de la répartir entre l'Angleterre, la Belgique, la Russie et la France. Que diraient nos socialistes, qui déjà font des histoires, pour la reprise de l'Alsace-Lorraine, qu'ils ne seraient pas loin de qualifier d'annexion. Comme si le fait de reprendre sa montre dans la poche de celui qui vous l'a volée pouvait constituer une conquête.

Le règlement territorial de la guerre actuelle sera très difficile, et si le malheur veut qu'un Congrès en soit chargé, on peut s'attendre aux pires résolutions, aux plus dangereux arrangements. Le statut nouveau de l'Europe présentera peut-être plus de difficultés que la guerre elle-même. Et si les Alliés veulent faire de la générosité, de la grandeur et du désintéressement, il n'y a pas de doute qu'ils se prépareront, pour l'avenir, les plus grands dangers.

Pour tout dire, sans réticences, cette affaire-là devrait se régler brutalement et cyniquement,

comme l'Allemagne l'aurait tranchée. Elle aurait pris tout ce qui était à sa convenance, c'est-à-dire la Belgique, la moitié de la France, toutes les colonies des anglais et les nôtres, un quart de la Russie. Et elle aurait occupé le reste, pendant cinquante ans. Elle aurait rendu tous les Balkans aux Turcs, plus le Caucase. Et elle aurait fait tourner la meule, à tous les peuples captifs, pour nourrir à ne rien faire ses grosses bêtes d'Allemands, créatures priviligiées, nées pour être les maîtres dans une Europe domestiquée.

*
* *

La destruction de la *Lusitania* continue à être populaire en Allemagne. Elle fait le sujet d'une chanson dont se régale toute la clientèle des beuglants d'outre-Rhin. Voici un fragment de cette chanson. On y goûtera la grâce, la délicatesse et la distinction de l'esprit teuton.

Elle allait en Angleterre, quelle honte!
Youp heidi, youp heida
De New-York avec de la contrebande, houp heidi
[heida
Il y avait des milliers d'invités.

Mais le sous-marin a flairé le rôti!
Youp heidi, youp heida, youp heidiheitralala
Youp heidi, youp heida, youp heida, youpheidi
[tralala
Entonnons la chanson des morts, youp heidi
Construisons encore des masses de sous-marins
[youp heidi,
Et envoyons l'ennemi au fond du froid tombeau
Pour que l'Allemagne ait la tranquillité.
Youp heidi, youp heida, youpheiditralala.

Nous nous bornerons à rapprocher de cette production de l'intellectualisme allemand, le refrain des chansons de forçats qui se chantaient dans les bagnes de Brest et de Toulon, autrefois. L'analogie est frappante, entre les vociférations des criminels et les lazzis des Germains :

Mirlababi, surlababo
Mirlibon, ribon, ribaine
Surlababi, mirlababo
Mirlibon, ribon, ribo!

Et, entre le refrain du bagne, et la chanson de café-concert, je préfère encore le refrain du bagne. Il est plus net, plus mâle, et moins bête.

*
* *

Nous venons d'avoir la notification de l'évacuation de Varsovie par les Russes. La capitale de la Pologne a été prise, sans combat. L'armée du grand-duc Nicolas a abandonné la ville et fait sauter les ponts derrière elle. Il paraît que, depuis un mois, elle combat intrépidement, héroïquement, contre les Allemands armés jusqu'aux dents, disposant de milliers de pièces de canon, d'obus à profusion, sans artillerie, sans munitions, presque sans fusils. C'est à en pleurer! Salut à vous, héros qui venez de verser, sans faiblir, votre sang, dans les plaines de la Pologne, pour défendre avec vos seules baïonnettes la liberté de l'Europe. Vous êtes plus grands, plus braves, plus dévoués que nous ne pouvions le penser. J'ai à me reprocher d'avoir, bien des fois, depuis un an, manifesté mon étonnement que vos masses de troupes ne parvinssent pas à se maintenir, en présence des Allemands. Et je cherchais la cause de votre faiblesse. La voilà révélée cette cause.

Vous vous battiez poitrine nue contre des adversaires cuirassés. Et vous trouviez moyen

de les arrêter, de les repousser, et souvent de les vaincre. Ainsi, depuis un an, votre bureaucratie n'a pas trouvé moyen de vous fournir des armes et des munitions. Le vote de la Douma, demandant, à l'unanimité moins quinze abstentions, une enquête sur les responsabilités qu'entraîne le manque de munitions et de matériel, est terriblement significative. Comment est-il possible qu'une administration ait laissé ces braves gens se battre sans leur fournir tous les moyens de se défendre. Quelles pesantes charges pour ceux qui ont commis les fautes!

Heureusement on s'est déjà occupé de les réparer. Les Japonais vont fournir à nos alliés tout le matériel et toutes les munitions qui leur manquent. Par le transibérien et par Arkangel ils peuvent faire le transit ininterrompu des canons et des obus. Qu'ils mettent leur admirable activité au service de la Russie et dans quelques semaines les troupes reconstituées, armées, pourvues, retomberont de tout leur poids sur le front oriental. D'ici là, c'est à nous à supporter le fardeau de la pesée allemande. Nous pouvons nous attendre à de terribles assauts. Le Kaiser a eu Varsovie. Il va lui falloir Calais.

Allons! A nous la pose! Mais ce ne sera pas

le même jeu qu'en Pologne. Nous avons tout ce qu'il nous faut. Et les Allemands ne vont pas être longs à s'en apercevoir. Nos amis Anglais, qui occupent tout le secteur de la côte à Arras, vont se piquer d'honneur et user largement de tous les projectiles que les usines du Royaume-Uni, fabriquent jour et nuit. Il s'agit de tenir le coup. C'est le suprême effort. Après cette ruée, les Allemands seront au bout de leurs ressources, et c'est nous qui, enfin, marcherons en avant. Nous sommes arrivés au moment décisif, que nous attendons depuis la moitié d'une année. Après s'être rué sur nous, pendant six mois, avec une fureur aveugle qui lui a valu tous les échecs sanglants des Quatre Rivières, de l'Yser, d'Ypres, le monstre allemand s'était retourné vers la Russie, espérant obtenir sur le front oriental la victoire qui se dérobait sur le front occidental. Après avoir réussi à s'emparer de la Pologne et de Varsovie, il revient sur nous. C'est bien! Nous l'attendons. Nous allons lui payer ce que nous lui devons et, pendant que nous y serons, un peu de ce que lui doivent les Russes.

*
* *

Quelle affreuse nouvelle nous arrive de Berlin et de Munich! Les couturiers allemands ont renoncé à créer une mode bien germaine. Ils se déclarent impuissants à fournir d'autres vêtements que ceux dont les modèles leur sont envoyés de Paris. Et ceci c'est la victoire du chiffon! Eh bien! Si les couturiers allemands n'ont pas trouvé mieux à faire que ce que nos faiseurs en renom nous ont exhibé d'insanités et de monstruosités, depuis quelques années, on peut dire qu'ils n'ont pas d'imagination. Robes entravées, jupes-pantalon, corsages de fourrure en été et de gaze en hiver, toutes les folies les plus laides, les plus bêtes et les plus incommodes que la fantaisie de nos artistes en couture ont imposé au goût des femmes voilà ce qui fait le bonheur des Gretchens.

On s'est demandé souvent pour qui étaient créés ces modèles sans goût, sans grâce, sans commodité. C'était pour les Allemandes! Nos petites parisiennes si fines, si élégantes, paraissaient déjà bien mal habillées avec ces costumes absurdes. On juge de ce que devaient

être les massives, lourdes et fades Allemandes, fagotées avec nos modes du jour. Et leurs fournisseurs sont obligés de confesser qu'ils ne sont même pas capables de lutter avec ces horreurs, et que la coquetterie allemande devra encore avoir recours à l'ingéniosité française.

Que cette capitulation de la couture a dû contrister l'Impératrice qui, avec son chic bien allemand, avait rêvé de devenir l'arbitre des élégances du Tout-Berlin. Ce ne sera pas encore pour cette fois-ci, madame, et vos tailleurs ont été vaincus plus vite que les soudards de votre époux. Vous n'avez pas trouvé votre Hindenburg ou votre Mackensen de la couture, pour jeter une gloire fugitive sur les aiguilles et les ciseaux de vos arpètes. Mais il y a une petite compensation à cette disgrâce : toutes les belles robes volées dans nos provinces et emportées en Allemagne, vont pouvoir servir. De quelque temps, ces dames de Germanie n'auront pas de commandes à faire. On en a tant pris! Et puis on est ménager de ses effets, outre-Rhin. En attendant que les robes de nos femmes soient usées sur le corps de celle qui s'en parent, l'imagination des couturiers teutons se sera peut-être échauffée et le goût

allemand finira par accoucher de quelque chose.

*
* *

Le retentissement du moral sur le physique est considérable. L'an dernier, dans l'agitation des premiers jours de la guerre, je ne m'apercevais pas de l'écrasante chaleur qu'il faisait à Paris. Le souci d'observer, l'avidité d'apprendre ce qui se passait, une tension cérébrale continuelle, absorbaient toutes mes facultés de sentir. Aujourd'hui, ce n'est plus la même chose. L'habitude de vivre dans le trouble est prise, et je m'aperçois qu'il fait chaud, qu'il y a de l'orage, que l'humidité me donne des douleurs. Les infiniments petits ont retrouvé leur importance, et la guenille, laissée de côté, pendant un temps, redevient chère et s'impose. Il faut cependant ne penser qu'aux misères des autres, et quand on a la douceur de coucher dans un lit, même pour n'y pas dormir, comparer son sort à celui des braves gens qui s'étendent sur le sol nu près de leurs armes, et endurent, avec une admirable constance, toutes les intempéries. La résignation devrait

paraître bien facile comparée à leur courage. Et voilà où la nature se manifeste bienveillante et protectrice.

D'avoir dormi en plein air, exposés au vent, au froid, à la pluie, la santé de nos hommes s'est consolidée. Ils se portent mieux, après une campagne d'un an, que s'ils étaient restés à exercer leurs professions habituelles. Cette année de guerre aura été pour eux, comme une intense cure de plein air. Mais, après ces mois passés dans la monotonie de l'exercice physique réglé et mécaniquement accompli, comment pourront-ils se remettre à leurs travaux anciens. Voyez-vous ces avoués, ces notaires, ces architectes, ces banquiers, replacés dans leurs bureaux et se livrant à leurs paperasseries antérieures? Par le désœuvrement extraordinaire qui s'est emparé de tant de civils, depuis le commencement de la guerre, il est aisé de se rendre compte de l'inaptitude qu'éprouveront tous ces militaires, à recommencer d'être des civils.

*
* *

Les Roumains arrêtent toutes les munitions que l'Allemagne voudrait fournir aux Turcs.

C'est déjà un très important service qu'ils nous rendent. Mais ils comprennent que cela n'est pas suffisant pour se créer à notre reconnaissan e, les très grands droits sur lesquels ils devront étayer leurs énormes prétentions. Ils voudraient obtenir la Transylvanie, la Bukovine, le Banat et quelques autres parties de la Hongrie. Évidemment, il ne peut être question de devoir de si grands avantages à la seule bienveillance de la Quadruple Entente.

Il faudra donc se décider à agir, après avoir tant parlé. C'est là le passage difficile et comment l'aborder? Les Russes sont en retraite. L'aile droite des forces roumaines se trouverait découverte. Il faut donc attendre. Et c'est sans impatience que le gouvernement de Bucarest s'y résoud. Il va aider, de tout son pouvoir, les Russes, en restant neutre. Mais alors que vont dire les Allemands? Déjà ils réclament et protestent. Il ne sont pas gens à supporter l'apparence même d'un dommage, sans crier. Et supprimer le ravitaillement des Turcs, en assurant celui des Russes, c'est un crime de lèse-Germanie. Les neutres savent, comme nous, de quelle répression les Allemands font suivre leurs griefs.

*
* *

La situation économique de la France, pour parler plus clairement : nos affaires, sont dans la situation la plus bizarre, depuis le début des hostilités. Sous l'influence des banques, le gouvernement a décrété le moratorium, et instantanément, comme si les rouages de la machine avaient cessé de fonctionner, tout s'est arrêté : commerce, industrie, art, finances, justice, tout excepté ce qui ressortissait à la guerre. Toutes les affaires en cours ont été suspendues. Un exemple entre mille : une petite propriété a été achetée, dont la purge des hypothèques légales était aux trois quarts terminée. Il ne restait plus à attendre que quelques jours pour atteindre les délais imposés par la loi. La guerre éclate, le moratorium intervient, et les délais sont interrompus. Depuis un an cette petite affaire reste en l'air. Les avoués ne peuvent rien faire. L'acheteur ne peut pas payer ses prix, mais il paye des intérêts à 5 p. 100, depuis douze mois. Il en paiera peut-être encore pendant douze autres. Il en est de tout ainsi.

Il y a des affaires pendantes, devant les tri-

bunaux et les cours, qu'il y aurait intérêt pour tout le monde à terminer. Les juges sont sur le siège, mais les avocats ne veulent pas plaider. Il ont dit, dès le début : après la guerre. Et les affaires restent en plan, auxquelles de nouvelles affaires se superposent, de sorte que le monceau des dossiers qui sera à déblayer après la guerre s'annonce formidable. Il me paraît certain que des mesures sont à prendre qui devraient pouvoir modifier cette situation. Voyez à quel point elle est préjudiciable à tout le monde. L'acheteur dont il vient d'être question, s'apprêtant à payer, tenait son argent prêt. Il l'a gardé. Depuis un an, voilà des fonds improductifs. Au jour le jour, ils ont attendu le moment d'être versés au vendeur. Si celui-ci avait pu les toucher, nul doute qu'il les eût employés aussitôt. Les bons de la défense étaient tout indiqués. Et voilà un manque à toucher, pour l'État.

De nombreux articles ont été publiés, et le sont encore tous les jours, sur cette question du moratorium. Tous le critiquent, beaucoup l'attaquent avec violence, l'accusant de paralyser la vie industrielle et commerciale du pays. Il apparaît qu'il n'y a pas trop d'exagération dans ces accusations, et que pour éviter

des embarras aux grandes Banques, le gouvernement a jeté le pays tout entier dans des difficultés sérieuses. Les conséquences de la situation actuelle se font sentir en tout. Le crédit a été réduit à néant, par le moratorium. Or comment faire des affaires sans crédit? Les fournisseurs en sont arrivés à ne plus livrer des marchandises que contre argent.

De la campagne, où je suis, j'écris à une maison de matériel horticole, dont je suis le client, depuis des années, pour commander diverses fournitures. Il m'est répondu qu'il faut envoyer un mandat sur la poste, avec la commande. La maison n'envoie même pas contre remboursement. L'argent d'abord, les marchandises ensuite. Il n'y a pas à se froisser du procédé. On sait qu'il est courant. Mais, tout de suite, l'encombrement, la gêne, le ralentissement des affaires se manifestent avec clarté, et il est impossible de ne pas se rendre compte que, dans de pareilles conditions, les affaires ne peuvent pas reprendre.

Il paraît que c'est pour ne pas troubler dans leur passagère quiétude quelques milliers de spéculateurs à la Bourse, que le moratorium nous est imposé depuis plus d'un an et continuera à sévir. Franchement, cela n'est pas

admissible. Il doit y avoir des moyens de faire la liquidation, qui est ajournée depuis août 1914. Il faudra bien la faire, un jour. Il faudra bien sauter le pas. Que ne le fait-on, tout de suite ?

Il en est de même pour les loyers. Croit-on qu'il soit sage de laisser s'accumuler des dettes aussi considérables ? Les loyers impayés, depuis un an, représentent un capital formidable. Assurément, il ne pouvait être question de faire payer les petits loyers par des gens sans ressources, et qui n'avaient plus d'emploi, ou qui étaient mobilisés. Mais cinquante pour cent de ceux qui n'ont pas payé auraient pu tenir leurs engagements. Ils ont préféré garder leur argent et laisser le propriétaire se débattre comme il peut, avec le percepteur, avec la Ville, avec les hypothèques. Beaucoup n'ont pas payé leur loyer parce qu'il s'est ancré dans leur esprit qu'en fin de compte, on ne le paierait pas. Certains, qui ont des loyers supérieurs à deux mille francs, ont demandé à leur propriétaire de mettre sur leur quittance cette mention : « Sous réserve de toute loi ou décret faisant aux locataires remise de leurs termes ». Ainsi voilà des gens qui s'imaginent que le gouvernement, avec la Chambre et le Sénat, va spolier les propriétaires et ajouter aux pertes inévi-

tables de la guerre, les dommages imposés par les pouvoirs publics.

La guerre a produit sur les cervelles un bizarre effet. Elle a oblitéré la notion des engagements pris. Au fond de tout cela, il y a toujours le moratorium, qui, pour la masse, signifie : on ne paye plus rien de ce qu'on doit. Le jour où il faudra payer, car il faudra bien en arriver à cette dure extrémité, quel désenchantement! Et il n'y a pas d'autres moyens de sortir de la très sérieuse situation dans laquelle nous sommes. Ce n'est pas avec des discours dans les commissions, ni des articles dans les journaux que la difficulté pourra être résolue. Et plus le retard apporté à la solution sera grand, plus le coût de l'opération sera important.

*
* *

L'armée aura fait tout ce qui dépendait d'elle pour sauver la France. Elle aura prodigué son sang, son courage, sa patience, et fait preuve d'un héroïsme qui obtient l'admiration de tous les peuples. Le gouvernement avec une conscience, une ardeur, une ténacité qui lui ont valu la confiance du pays, a assuré la défense

nationale. Les civils, ceux dont on redoutait les faiblesses, et les découragements, ont tenu bravement et aidé, autant qu'ils le pouvaient, à organiser tous les services de secours. Chacun, chez nous, a concouru à l'œuvre de résistance qui doit nous assurer la victoire.

Les adversaires du gouvernement, depuis un an, se sont imposé le devoir de ne pas prononcer un mot de critique contre les ministres qui accomplissent consciencieusement leur tâche. Ce ne sont pas des hommes de génie, mais ce sont des hommes de bonne volonté. On ne leur demande pas de faire plus qu'ils ne peuvent. Leurs erreurs sont connues, elles sont la conséquence de l'improvisation qui, par suite d'une imprévoyance et d'une incurie de quinze années, était devenue la règle de l'administration militaire, en ces temps difficiles. Il y a eu du trouble, des défaillances, des fautes. C'est entendu. Nous devons en accepter la responsabilité, en commun, et la passer par profits et pertes.

FIN DU 8e FASCICULE

Saint-Denis
Imp. Ve Bouillant et J. Dardaillon.